CHRONIQUES CAMUSIENNES

Bulletin de liaison de la Société des Études Camusiennes

N° 7 – Octobre 2012

- Vie de la Société des Études Camusiennes p. 2
- Appels à communication p. 4
- Activités camusiennes p. 8
- Analyse : « Albert Camus et Claude Vigée » par Claude Mounic p. 11
- Parutions p. 19
- Actualité théâtrale p. 26
- Échos p. 28
- Disparition p. 32
- Formulaire de (ré)adhésion 2012 p. 33

Chers adhérents, chers amis,

Partout, en France et dans le monde, des passionnés se mobilisent afin de préparer, là où ils sont, un événement Camus pour 2013. Nous vous tiendrons au courant, comme d'habitude, des différentes manifestations dont nous aurons connaissance. Les annonces que vous trouverez dès à présent dans ces *Chroniques* seront complétées dans nos prochains numéros et sur le site que nous vous incitons à consulter (www.etudes-camusiennes.fr/).

La Société contribue à cet hommage en répondant « présente » chaque fois qu'elle est sollicitée, et dans le souci constant que Camus ne soit pas instrumentalisé. Elle est l'instigatrice du colloque international de Cerisy-la-Salle, en août 2013, qui réunira des camusiens du monde entier et auquel vous pouvez tous assister – nous en reparlerons.

Les dernières semaines ont été marquées par différents épisodes autour de l'exposition Camus prévue à Aix-en-Provence, à l'automne 2013, dans le cadre des manifestations de « Marseille capitale de la culture ». Dans le flot de prises de position et reportages, la loyauté et la mesure n'ont pas toujours été au rendez-vous. Mais par-delà les soubresauts et les enjeux de cette exposition, qui peuvent nous dépasser, nous continuons à espérer qu'une grande exposition autour de Camus verra le jour en France.

Lisons et relisons, faisons lire et relire Camus, non sans passion mais dans le calme et la sérénité.

Amicalement,

Agnès Spiquel-Courdille
agnes@spiquel.net

Directeur de publication : Guy Basset, 21 rue du Faubourg Saint-Jean 45000 Orléans- revue@etudes-camusiennes.fr
ISSN 2110-1175

© Chroniques camusiennes, n° 7, octobre 2012, reproduction possible après autorisation préalable

Vie de la Société des Études Camusiennes

L'Assemblée générale 2012 est fixée au 2 février 2013, à 14 h 30

Elle aura lieu à Paris et sera précédée d'une demi-journée d'études, à 10 h 30.
Notez déjà la date...

Le Conseil d'administration se réunira le 6 octobre

➢ Au Procope, les « Échanges Lévi-Valensi autour de Camus »

Trois samedis par an de 16 h à 18 h au café Procope (13 rue de l'Ancienne Comédie Paris 6ème)

- le 6 octobre, Agnès Spiquel évoquera le Camus des années 30 à Alger.
- les séances suivantes auront lieu le 19 janvier et le 13 avril 2013.

➢ Fondation de la section latino-américaine de la SEC

Le 10 mai 2012, à la Médiathèque de l'Alliance française de Buenos-Aires, une centaine de personnes étaient réunies pour ce grand événement camusien.
Le directeur de l'Alliance française a d'abord exprimé sa satisfaction d'accueillir dans le cadre de l'Alliance la fondation et les séances suivantes de « Camus en Amérique Latine ». Puis le Ministre de la Culture de la ville de Buenos-Aires a souligné l'importance de l'événement pour lui et pour la vie culturelle de Buenos-Aires, en disant toute son admiration pour Camus. Inès de Cassagne a ensuite parlé de la Société des Études Camusiennes, son histoire, ses buts, l'importance des sections étrangères ; elle a invité les membres de l'assistance à adhérer à la nouvelle section.
La suite de la manifestation a été consacrée à la parution du volume des Actes du colloque d'août 2010, *Albert Camus: una visión y un pensamiento en evolución*, préparé par Inès de Cassagne, avec le concours efficace de Silvia Neuss (Buenos Aires, Del Umbral, 2012). Trois personnalités ont salué à la fois Camus et cette parution : Hugo Bauzá, président de l'Académie, et Dr. Paola Del Bosco, chargée de l'aspect philosophique, ont mis l'accent sur l'humanisme camusien ; la Lic. Elisa Mayorga de O'Farrell, de la Fondation SUR, a lu des extraits de la correspondance entre Camus et Victoria Ocampo.
Le public était attentif et enthousiaste. L'attaché culturel de l'Ambassade de France en Argentine et le directeur de l'Alliance française de Buenos-Aires étaient très satisfaits de cette manifestation, germe de développements futurs dans l'ensemble de l'Amérique latine.

➢ Activités de la section japonaise

Elle a tenu sa 54e réunion, le 2 juin 2012 à l'Université de Tokyo.
Deux jeunes collègues y ont fait une communication (en japonais) :
- Hirofumi IBARAGI - « Entre l'Histoire et la Terre—Camus, comme un écrivain d'origine algérienne »
- Ryosuke YOSHIOKA - « Le Premier Homme, la recherche du père et la reconnaissance des autres »
Une discussion a suivi chaque communication.

Le n° 3 de *Présence d'Albert Camus* est paru début avril 2012. Vous l'avez reçu.

Vous pouvez en commander d'autres exemplaires pour le donner à vos amis, ou pour le mettre en dépôt chez le libraire de votre ville.

Demandez-le à Anne-Marie Tournebize :

anne-marie.tournebize@orange.fr / 29 boulevard Camélinat 92240 Malakoff

Si vous ne l'avez pas encore fait, envoyez votre cotisation 2012.

Le prix est resté inchangé : 25 euros... (il augmentera en 2013)

Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

Nous serons au Salon de la Revue (samedi 13 octobre de 10 h à 20 h et dimanche 14 octobre de 10 h à 19 h 30), à l'Espace d'animation des Blancs-Manteaux (48, rue Vieille-du-Temple 75004 Paris) .

Venez nous voir sur le stand de *Présence d'Albert Camus*.

Le samedi 13, de 18 h 30 à 20 h, à l'intérieur même du Salon (salle Nicole Racine), il y aura une lecture ("mise en voix") d'une pièce de Denise Brahimi, *Jean Sénac - Albert Camus : la dernière rencontre*.

APPELS À COMMUNICATION

Colloque « La réception transdisciplinaire d'Albert Camus »
Université de Jordanie (Amman), 27-28 mars 2013

Au printemps 2013, soutenue par l'Agence universitaire pour la Francophonie (AUF) et par l'Ambassade de France en Jordanie, l'Université de Jordanie (*University of Jordan*) organise le **quatrième colloque francophone jordanien** !
Pour le premier colloque international de Jordanie consacré à l'écrivain français Albert Camus, l'Université de Jordanie (University of Jordan) a choisi de réunir une équipe de chercheurs internationaux autour du vaste thème comparatiste de la réception. Chère à Jauss notamment, l'esthétique de la réception permettra, en effet, de saisir les œuvres camusiennes dans leur retentissement mondial et transdisciplinaire.
À l'occasion du centenaire de la naissance de l'auteur, l'équipe organisatrice sera donc heureuse d'accueillir des chercheurs du monde entier pour des échanges et réflexions sur les axes suivants :
- Traduction des œuvres
- Réception des œuvres par la critique étrangère
- Enseignement et réception des œuvres en contexte non-francophone
- Adaptations filmiques et télévisuelles
- Mises en scène et adaptations théâtrales
- Lectures et réécritures
- Autres influences artistiques

Organisé par les enseignants-chercheurs de l'Université de Jordanie avec la collaboration de la Société des Études Camusiennes (SEC), ce colloque aura lieu les 27 et 28 mars 2013 à Amman sur le campus de l'Université de Jordanie.

Comité scientifique
Mme Agnès SPIQUEL, Professeure émérite (Université de Valenciennes) et Présidente de la SEC
Mme Marie-Thérèse BLONDEAU, Professeure agrégée et Vice-présidente de la SEC
M. Waël RABADI, Professeur assistant (Université Al-Albayt) et membre de la SEC
Mme Dorothee FRITZ-ABABNEH, Professeure associée (Université de Jordanie)
Melle Shereen KAKISH, Professeure assistante (Université de Jordanie)
Mme Isabelle BERNARD, Professeure assistante (Université de Jordanie) 2

Comité d'organisation
Mme Dorothee FRITZ-ABABNEH, Professeure associée (Université de Jordanie)
Melle Shereen KAKISH, Professeure assistante (Université de Jordanie)
Mme Nahed EMAISH, Professeure associée (Université de Jordanie)
M. Akram ODEH, Professeur assistant (Université de Jordanie)
Mme Isabelle BERNARD, Professeure assistante (Université de Jordanie)
M. Waël RABADI, Professeur assistant (Université Al-Albayt)

Modalités de participation
Les propositions de communication **résumées en 250 mots** devront comporter un titre, 5 mots clefs, 5 références bibliographiques et les nom, qualité et adresse électronique de l'auteur. Elles devront parvenir **avant le 30 octobre 2012** (dernier délai) par courrier électronique en document attaché *Word* à Isabelle Bernard : colloquecamus2013@gmx.fr
Les participants recevront à partir du 1er novembre 2012 notification de leur participation au colloque.
Les interventions se feront exclusivement en français sur la base de 20 minutes suivies de 10 minutes réservées aux questions.
Les Actes seront publiés en français dans la Revue de l'Université de Jordanie *Dirasat*, après une sélection des communications par le Comité scientifique.
Il ne sera pas demandé de frais de participation.
Contact : colloquecamus2013@gmx.fr

Colloque international « Albert Camus et les écritures méditerranéennes» Université de Gabès (Tunisie), 28 février- 2 mars 2013

Université de Gabès, Institut Supérieur des Langues de Gabès et Unité de Recherche en Littérature, Discours et Civilisation (UR11ES62)

À la question : « Que croyez-vous que les critiques français aient négligé dans votre œuvre ? », Camus répond dans sa dernière interview : « La part obscure, ce qu'il y a d'aveugle et d'instinctif en moi. La critique française s'intéresse d'abord aux idées. »[1]Cette « part obscure » ne serait pas seulement à rechercher à la lumière de quelques schémas de pensée (absurde, révolté, solidarité) mais plutôt dans un attachement charnel à la Méditerranée. La répugnance de Camus envers un romantisme facile accrédite cette volonté de privilégier le moment présent contre un « ailleurs » incertain, cette adhésion intime à l'espace d'une beauté ressentie, vécue et exprimée dans toute sa force imaginante et cet élan artistique qui risque de conduire parfois à l'idéalisation. Dans un poème qui faisait référence au *Cimetière marin* de Paul Valéry (1920), Camus avait en octobre 1933 rendu un premier hommage à la Méditerranée. Ce poème est un hymne à la Méditerranée, dont la teneur, la forme, la visée et la maturité sont sensiblement différentes de l'écriture en prose. La thématique et la tonalité trahissent clairement l'ambition de l'auteur de célébrer la Méditerranée, non seulement comme lieu physique propice à la jouissance, mais aussi comme scène millénaire que l'Histoire et la culture ont nourrie et élevée au rang de mythe universel.

La Méditerranée fait partie de l'imagerie camusienne depuis l'enfance. Avec le soleil et les pierres, les couleurs, les parfums et les bruits, elle compose le décor familier de Camus. Pour avoir grandi dans leur compagnie, il en est venu spontanément à voir en eux les symboles privilégiés d'un style de vie, d'une civilisation, d'une patrie. Sa Méditerranée n'est pas celle des conquérants, celle des César ou des Mussolini[2], mais celle de la joie, du goût de la vie, qui a su favoriser « la civilisation, la vraie, celle qui fait passer la vérité avant la fable, la vie avant le rêve »[3]. Bien avant « la pensée de midi » de *L'Homme révolté*, la Méditerranée figure le ralliement des hommes qui « proclament leur attachement à ces quelques biens périssables et essentiels qui donnent un sens à notre vie : mer, soleil et femmes dans la lumière »[4]. On peut rappeler à cet égard les nuances que Roland Barthes apporta, en y découvrant un puissant lyrisme, à son analyse de « l'écriture blanche » de *L'Étranger*.

La Méditerranée sert de cadre à ce que R.-M Albérès appelle un « paganisme poétique moderne », dont la cérémonie typique est le bain, « devenu pour Camus le vrai mystère humain, un mystère charnel où se consomment les seules noces possibles entre l'homme et le monde. »[5] Domaine de l'acquiescement, la mer représente une valeur positive : se baigner, c'est s'approcher au plus près du « monde », ne faire qu'un avec lui. Retour aux origines ou fusion dans l'élémentaire, bain veut dire jouissance et communion. Mais si la Méditerranée fait partie du jardin originel de Camus, elle conduit aussi à sa chute, à son exil. Elle séduit en surface mais condamne en profondeur. Il faut ramener à la mer, à laquelle elle appartient d'abord, littéralement, la métaphore générale par laquelle Camus désigne, à la fin de *l'Envers et l'Endroit* son amour et son désespoir de vivre. La mer, lieu symbolique du bonheur, sera aussi le lieu du combat et du naufrage, le premier berceau mais également le dernier linceul, celui du retour aux eaux originelles et au silence primitif. La Méditerranée, beaucoup plus qu'un simple ornement esthétique, est élevée au niveau de l'éthique. Cette tension éthique qui allie paradoxalement consentement et refus, jouissance et souffrance, inspiration et quête mortelle, reprend le précepte d'Héraclite (« L'exaltante alliance des contraires, moteur indispensable à produire l'harmonie »)

La Méditerranée véhicule un mode d'écriture, à travers lequel Camus cherche à renouer, par la méditation lyrique ou la fulgurance aphoristique, avec « les raisons d'aimer que notre siècle a perdues » (Camus, *Actuelles*). Cette démarche de poète – rappelons l'admiration qu'il éprouvait pour René Char et la « paternité » que recherchait Jean Sénac en la personne et l'écriture de Camus - peut s'exprimer en un débordement stylistique, rythmes, métaphores et sonorités, ainsi qu'en l'usage – dans *Les Carnets* par exemple – de formes fragmentaires traduisant le souci, dans une certaine tradition présocratique, de réconcilier poésie et pensée : « On ne pense que par images » (Camus, *Carnets*)

Certaines questions pourraient orienter notre lecture :

-style méditerranéen : de même que des chercheurs ont tenté de trouver une « africanité » dans l'usage du latin chez saint Augustin, peut-on déceler chez Camus une langue et des styles méditerranéens ?

-la symbolique de la Méditerranée : peut-il exister des « valeurs méditerranéennes » telles que Camus cherchait à les promouvoir dans la revue *Empédocle* ? Cette question concerne aussi bien les domaines esthétique, éthique et politique.

- inspirations méditerranéennes : « Il existe je ne sais quel composé de ciel, de terre et d'eau, variable avec chacun, qui fait notre climat. » écrit Jean Grenier, un des maîtres de Camus, dans son ouvrage *Inspirations méditerranéennes*. On peut se demander s'il existe dans l'œuvre de Camus un « paysage » méditerranéen qui inspire son écriture.

Comité scientifique : Pierre Garrigues, Christiane Chaulet-Achour, Kamel Haouet, Martine Job, Hélène Rufat, Laurent Fourcaut, José Lenzini, Mustapha Trabelsi
Comité d'organisation : Abdelaziz Berrajeh, Raouda Allouche, Emna Henchi, Moez Rebai, Lassad Héni,
Délai d'envoi des propositions (un résumé et une notice biographique) : avant le 30 octobre 2012 à :
pierregarrigues@yahoo.fr
mutrabelsi@gmail.com
Date limite de réponse et de confirmation : 30 novembre 2012
Remise des articles : 30 juin 2013
Publication : 2014

[1] *Essais*, p. 1925.
[2] « La culture indigène. La nouvelle culture méditerranéenne » (conférence faite à la « Maison de la culture » le 8 février 1937), *OC* II, p. 1324.
[3] *Ibid.*, p. 1327.
[4] *Ibid*., p. 1330
[5] *Présence de Camus*, Nizet, 1962, p. 35.

Responsable : Institut Supérieur des Langues de Gabès
Adresse : ISLG Rue Ali Jemal, 6000 Gabès

* * *

Colloque international
« Vous avez dit... Camus ? Centenaire de la naissance d'Albert Camus », Université d'Évora (Portugal) du 7 au 9 novembre 2013

Le *Département de Linguistique et Littératures* de l'École de Sciences Sociales (Université de Évora) en partenariat avec le centre de recherches CEL (Centro de Estudos em Letras) et l'APEF (Associação Portuguesa de Estudos Franceses) ont le plaisir de vous inviter à ce colloque international qui aura lieu à l'Université de Évora (Portugal).

À l'occasion du centenaire de la naissance d'Albert Camus, ce colloque se propose d'ouvrir une réflexion transdisciplinaire sur l'œuvre et la pensée d'un écrivain, philosophe, homme de théâtre et journaliste qui ont marqué le paysage intellectuel mondial de l'après-guerre.
De *La Mort heureuse* au *Premier homme*, Camus est l'homme de lettres français dont l'œuvre n'a cessé, d'un siècle à l'autre, d'interpeller et de séduire ses lecteurs dans le monde entier. Cette universalité est due, n'en doutons pas, à une perception de la condition humaine née de l'expérience de la vie, tant de ses joies que de ses misères ; expérience qui se reflète dans un art qui, s'adressant à notre conscience individuelle et

collective, nous invite à réfléchir au simple fait d'exister et à nous interroger sur notre place dans l'univers. Aujourd'hui, cent ans après sa naissance, quelle place occupe l'œuvre littéraire de Camus dans la littérature d'expression française et étrangère ? Quel est le bilan littéraire de l'œuvre de Camus ? Quelle est la pertinence et l'actualité de sa pensée en ce début de XXIe siècle? Simples questions autour desquelles nous nous proposons d'interpeller les chercheurs intéressés par les études camusiennes, dans une perspective également comparatiste.

De manière non exclusive, les thématiques retenues seront:
· Réception de Camus
· Camus philosophe et homme politique
· Camus et la Méditerranée
· Représentations du corps et de la sensualité dans Camus
· (Re)lectures e (ré)écritures de Camus

Les propositions de communication doivent comporter le titre de la communication, l'indication de la session à laquelle l'intervenant(e) souhaite participer et un résumé d'environ 300 mots en interligne simple, caractères Times New Roman, 12 points. Elles peuvent être rédigées en français, en portugais, en anglais ou en espagnol.
Les propositions sous forme de session devront contenir le titre de la session, les participants, leurs institutions de rattachement, leurs adresses électroniques ainsi qu'une brève description du sujet de la session.
Les propositions soumises sous forme individuelle seront accompagnées d'une courte notice biographique (5-6 lignes) de l'intervenant(e) sans oublier son adresse électronique et son numéro de téléphone.

Le tout doit être soumis au Comité d'organisation jusqu'au **30 avril 2013**, par courriel à :
vousavezditcamus@gmail.com avec copie à vousavezditcamus@uevora.pt
La décision du Comité sera communiquée aux candidats au plus tard le 20/06/2013.

Après réception de l'acceptation de la proposition de communication, les intervenants devront régler leurs frais de participation par virement bancaire (les coordonnées seront fournies ultérieurement) et confirmer leur participation en nous renvoyant la fiche d'inscription annexée à la décision du Comité. Les communications présentées au colloque feront l'objet d'une sélection de la part du Comité Scientifique en vue d'une publication ultérieure. **Les communications admises ne doivent pas dépasser les 20 minutes.**

FRAIS DE PARTICIPATION :
Les frais de participation comprennent:
· L'inscription au colloque
· Une visite guidée
Jusqu'au 30 septembre 2013: 100, 00 €(doctorants: 50,00€).
Après le 30 septembre 2013: 120,00€ (doctorants: 70,00€).
Inscription au dîner: 20,00€.

Prière de noter que l'organisation ne prend pas en charge les frais de transport et de séjour.
Une liste d'hôtels sera fournie ultérieurement.
Pour toute question, n'hésitez pas à contacter un des membres du Comité d'Organisation: Fernando Gomes – Odete Jubilado – Margarida Reffóios – Carla Castro.

Comité Scientifique:
Cristina R. Cordeiro (Univ. de Coimbra) - Helena Buescu (Univ. de Lisboa) - Mário Avelar (Univ. Aberta) – Jeanyves Guérin (Univ. Paris III, Sorbonne nouvelle - Maria João Brilhante (Univ. de Lisboa) - Hélène Rufat (Univ. Pompeu Fabra de Barcelonne) - Ana Clara Santos (Univ. de l'Algarve) – Maria de Jesus Cabral (Univ. de Coimbra) - Margarida Reffóios (Univ. de Évora) – Odete Jubilado

Activités camusiennes[1]

➢ Les Rencontres méditerranéennes Albert Camus

- **« Albert Camus en scène : tout n'est-il que théâtre ? », XXIXes Journées de Lourmarin, les 12 et 13 octobre 2012**

Voici le programme des Journées organisées par les Rencontres Méditerranéennes à l'Espace Albert Camus à Lourmarin :
Vendredi matin :
- Ève Morisi, « Scènes de mort chez Camus »
- Samantha Novello, « Dionysos sur la scène de l'Histoire. Autour du Nietzsche "russe" d'A. Camus

Vendredi après-midi :
- Christophe Longbois-Canil, « Violence et pauvreté : Albert Camus et Albert Cossery »
- Guy Dugas, « Autour de Camus et du colonialisme, deux acteurs peu entendus : Albert Memmi et Jean-Pierre Millecam »

Samedi matin :
- Guy Basset, « Blaise Pascal : une icône pour Camus »
- Sophie Doudet, « Jeu de la vérité et vérité du jeu chez Camus »

Samedi après-midi :
- Virginie Lupo, « Clamence et Caligula, deux frères prométhéens ? »
- David Walker, « Camus, le comédien et l'authenticité : Camus, André Gide et Roger Martin du Gard »

Contact : rmac84@laposte.net

- **Sur ce même thème, les Rencontres ont organisé une exposition à la Bibliothèque Anne-Marie Chapouton à Lourmarin, du 7 juillet au 19 août 2012.**

➢ Centre Albert-Camus, Cité du Livre, Aix-en-Provence

Le 29 mai 2012, **Michel Onfray** a donné une conférence à la Cité du Livre à partir de son livre *L'Ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus*.

La soirée a été introduite par le rappeur Mystik et son « Solitaire Solidaire », une création, texte et musique, à partir de sa « lecture oblique » du *Premier Homme*.

➢ Les Camusiens du Toulousain

- le 29 mai, exposé à partir du livre de Wolf Albès, historien allemand (venu présenter son livre au cercle algérianiste de Toulouse), Les écrivains pieds-noirs face à la guerre d'Algérie,1954-1962 (sorti début 2011). L'auteur a pris en compte dix écrivains, dans l'ordre suivant : Albert Camus, Jean Brune, Roger Curel (alias Rosfelder), Robert Merle, Jeanine Montupet, Marcel Moussy, Jean Pélegri, Emmanuel Roblès, André Rosfelder, Jules Roy).
- le 12 juin, présentation d'un montage d'images sur le voyage à Lourmarin et Aix fait par une délégation du groupe du Toulousain en juin 2011.
- le 3 octobre : « Camus et Vigny », par Jean-Louis Saint-Ygnan.

Contact : Yves Ramier – anne-yves@wanadoo.fr ou, à défaut, 05 61 06 15 44

---

[1] Cette liste non exhaustive reprend les activités qui ont été signalées à la SEC, ou dans lesquelles des membres de la SEC ont été partie prenante.

- **Alice Kaplan, « Perspectives nouvelles sur les *Chroniques algériennes* d'Albert Camus », le 3 juillet 2012 à Alger**

Alice Kaplan, écrivain, professeur de littérature française à Yale University (USA), traductrice, prépare une traduction des *Chroniques algériennes* (à paraître aux Presses Universitaires de Harvard en 2013). Cet ouvrage n'a jamais paru en anglais tel quel ; l'enquête de Camus « Misère de la Kabylie », par exemple, est inconnue dans le monde anglophone.

Sa conférence au Centre d'Études Diocésain d'Alger (Les Glycines 5 chemin Slimane Hocine) lui a permis de discuter sur place de l'actualité d'un Camus algérien.

Le texte de cette conférence a été mis en ligne par la revue *Contreligne* :

http://www.contreligne.eu/2012/09/camus-alger-new-york-sontag-said-sartre/

- **Journée Camus : « L'histoire d'un style », le 21 juin 2012 à l'Université Paris 4-Sorbonne**

Journée organisée par Anne-Marie Paillet et Claire Stoltz, responsables du Groupe *Textyle.*
Communications :

- Gilles Philippe, « Camus : un style de cérémonie? »
- Emmanuelle Tabet, « Camus et Chamfort »
- Pierre Cahné, « *La Chute* dans tous ses états »
- Benoît Dufau, « Le dialogisme dans *La Chute* »
- Éric Pellet, « Camus/Faulkner : la neutralisation du style dans *Requiem pour une nonne* »
- Marie-Christine Lala, « Le lyrisme de Camus entre écriture et engagement »
- Anne-Marie Paillet, « Régimes de littérarité dans *L'Étranger* »

- **« Camus et saint Augustin ; *La Chute* comme "confession" ? », le 19 juin 2012, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (Paris)**

La dernière séance du séminaire sur « Les *Confessions* de saint Augustin dans la littérature européenne » (responsables : Servane Michel et Amélie de Chaisemartin) a consisté en une table ronde sur *La Chute*. « Il s'agira de se demander dans quelle mesure le récit de Camus peut être lu comme une confession d'inspiration augustinienne, et d'analyser le retournement opéré par le narrateur face à la perspective qu'adoptait son compatriote antique, "l'autre Algérien". »

- **Lecture de Camus à Brest, le 6 septembre 2012, par Lionel Jaffrès**

Dans le cadre d'un programme de lectures publiques « Révoltes logiques » (tous les premiers jeudis du mois, à Lcause), le Théâtre du Grain a proposé une lecture de Camus, sous le signe de la phrase de celui-ci : « Le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil. »
Théâtre du Grain : Le Maquis - espace/collectif de création, 12 rue Victor Eusen, 29200 Brest
02.98.43.16.70
www.theatredugrain.com

- **Conférence « Camus et l'Algérie » par Agnès Spiquel, le 18 octobre 2012, à Fresnes (Val-de-Marne)**

L'Écomusée du Val-de-Bièvre, qui « s'intéresse aux thèmes qui concernent les populations locales et la façon dont elles vivent sur le territoire », organise, du 14 mars 2012 au 20 janvier 2013, une grande exposition « Pieds-Noirs ici, la tête ailleurs ».

Dans ce cadre, et en lien avec la Bibliothèque Gabriel Bourdin de Fresnes, il organise, le 18 octobre 2012, une soirée-débat sur Camus (à partir de 19 h 30)

41, rue Maurice Ténine à Fresnes

Renseignements : 01.41.24.32.24
ecomusee@agglo-valdebievre.fr

- **Cycle de conférences à l'Université permanente de Nantes, par Agnès Spiquel**

– 20 et 27 novembre 2012 : « Camus et l'Algérie »
– 15 et 29 janvier 2013 : « Les œuvres des dernières années : *L'Exil et le royaume* et *Le Premier Homme*

Renseignements :
1 rue Bias BP 60925 - 44009 NANTES Cedex 1
02 40 99 83 97
http://www.up.univ-nantes.fr

- **Hommage à Camus à Antibes (Espace Bonsaï), du 17 au 20 janvier 2013**

– jeudi 17 Janvier à 20h30 : Conférence « Albert Camus et le Prix Nobel de Littérature » par Ake ERLANDSSON (Ancien Directeur de la Bibliothèque Nobel de Stockholm), suivie de la lecture de « Retour à Tipasa » par Alain DAUMER ; puis débat avec le public.
– vendredi 18 et samedi 19 Janvier à 20h30 et dimanche 20 à 17h : *La Chute* de Camus par Alain Daumer (monologue présenté au Festival d'Avignon en 2010 et 2012)

Espace Bonsaï : 21 avenue Gazan, 06-ANTIBES
Renseignements : 0 975 484 395 et 06 30 70 12 51

- **Journée d'astro-culture consacrée à Camus, le 15 septembre 2012, à Cavaillon (Vaucluse)**

Une quinzaine de brefs exposés sur les aspects principaux de sa vie et quelques éléments de son œuvre, réinterprétés à la lumière de l'astrologie.
Cette journée de prise de contact sera suivie d'une journée d'approfondissement en avril 2013.
Renseignements :
Anne-Marie Grandgeorge (Cavaillon, Vaucluse) : a.grandgeorge@numericable.com
Michel Morel (Peipin / Sisteron, Alpes de Haute Provence) : morel.cham@hotmail.fr
Jean-Marc Palma (Ventabren / Aix en Provence) : jeanmarc.palma@gmail.com

- **On nous a signalé la soutenance des travaux suivants :**

– Peiman Hosseini, « La nostalgie d'un idéal religieux : Albert Camus et Sadegh Hedâyat (1973-) » / en 2010 à l'Université de Limoges, sous la direction de Juliette Vion-Dury.
– Naglaa Ali Ali Saleh Brekaa, « Liberté de parole, parole de liberté : étude de quelques œuvres dramatiques d'Albert Camus et de Tawfik Al-Hakim », en 2011 à l'Université de Grenoble, sous la direction de Florence Goyet.
– Fredj Zamit, « L'éthique de la presse dans l'œuvre d'Albert Camus entre théorie et pratique », en 2012 à l'Université de Lorraine, sous la direction de Sylvie Thiéblemont-Dollet.
– Khudhair abbas mathi Al Ibadi, « L'intertextualité avec des textes religieux dans l'œuvre d'Albert Camus », en 2012 à l'Université de Montpellier, sous la direction de Michel Collomb.
– Vincent Garrone a préparé un mémoire de master, « Mémoires camusiennes, questions algériennes », à l'Institut des Sciences politiques de Grenoble, sous la direction d'Yves Santamira.

Analyse

De la fidélité à l'origine et au royaume : Albert Camus et Claude Vigée[2]

> Je ne me plains pas puisque je me regarde naître. À cette heure, tout mon royaume est de ce monde.[3]
>
> L'été indien n'est que la saison de l'homme lui-même, mais de l'homme détendu, domptant le temps, apaisé et réconcilié avec le monde.[4]

« C'était un homme très vif », me disait Claude Vigée quand, lors de nos entretiens rassemblés dans *Mélancolie solaire*, je l'interrogeai sur Albert Camus. « On sentait immédiatement qu'il y avait en lui une force extraordinaire, qui aurait pu être critique, mais qui se manifestait avec moi par une très grande gentillesse. Il me traitait en copain, me parlait de son rêve de la Grèce et de ses voyages en Italie – de ce monastère de Franciscains qu'il adorait, à Fiesole [...] »[5] Dans « Le désert », après avoir exprimé tout son plaisir de l'Italie et de la peinture, Camus parle de ce lieu « plein de l'odeur des lauriers »[6], comparant le dénuement des moines et celui des « jeunes gens de la plage Padovani à Alger qui passent toute l'année au soleil »[7]. Cette idée de nudité s'inscrit en un sentiment affirmé de l'ambivalence de la vie qui réclame, en son aspiration au dépouillement, à la purification du cœur, à la vérité sans masque, de se ressourcer sans cesse à l'origine. Cherchant à éprouver toujours à nouveau son lien au monde, l'auteur de *Noces*, désireux de s'émerveiller, aspire à renouer incessamment avec le commencement. Et celui-ci est lumière, comme l'exprime le jeune Camus dans « La mort dans l'âme » lorsque, revenant de Prague, ville où il se connut étranger, il gagne l'Italie, « Terre faite à mon âme » : « Une lumière naissait. Je le sais maintenant : j'étais prêt pour le bonheur. »[8]

Claude André Strauss exprima lui aussi très jeune, en dépit de la Shoah, de l'exode et de l'exil, son goût de vivre. Le nom même qu'il se choisit quand, résistant, il publia ses premiers poèmes, Vigée, lançait un défi à ceux qui œuvraient alors au triomphe de la mort. Vigée doit se lire « Vie j'ai » en référence à l'expression biblique « *'Haÿ Ani* » (« Vivant, Moi ! »), qui se trouve dans *Isaïe* (49, 18). Dans « Le chant de ma vingtième année », Vigée écrit : « Me voici parvenu devant les portes du royaume : [...] / Tapi dans la pénombre, en vain j'attends la nuit / pour mieux me souvenir de l'Eden entrevu / et ronger mon cœur affaibli d'inutiles regrets. »[9]

Dans un essai publié dans *Les Artistes de la Faim*, Vigée s'interroge sur ce que Camus nomme « le royaume », songeant au recueil de nouvelles de 1957 : « La dialectique de l'exil et du royaume est donc régie par notre degré de virilité face à l'agonie et au chaos, déterminée par notre volonté de porter la responsabilité universelle sur nos épaules mortelles, comme d'Arrast porta la pierre pour son frère de couleur dans la

---

[2] Anne Mounic est maître de conférences à Paris 3 Sorbonne nouvelle. Elle est l'auteur de *Jacob ou l'être du possible* (Caractères, 2009) et de *Monde terrible où naître : La voix singulière face à l'Histoire* (Champion, 2011). Elle est aussi responsable de l'Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée. Cet essai, en sa totalité d'origine, est à paraître dans Anne Mounic, *L'Esprit du récit ou La chair du devenir : Ethique et création littéraire*. Paris, Honoré Champion.

[3] A. Camus, « L'Envers et l'Endroit », *L'Envers et l'Endroit*, *OC* I, p. 71.

[4] C. Vigée, *Journal de l'Eté indien* (1957). Paris, Parole et Silence, 2000, p. 104.

[5] C. Vigée, *Mélancolie solaire*. Paris, L'Harmattan, 2008, p. 125.

[6] A. Camus, « Le désert », *Noces* (1938), *OC* I, p. 133.

[7] *Ibid*..

[8] A. Camus, « La mort dans l'âme » (1935-36), *L'Envers et l'Endroit*, *OC* I, p. 60.

[9] C. Vigée, *La lutte avec l'ange* (1950), *Mon heure sur la terre*. Paris, Galaade, 2008, p. 73.

dernière nouvelle de *L'Exil et le royaume*. »[10] Ayant gagné Jérusalem en 1960 pour s'y installer et approfondissant alors ses connaissances des textes de la tradition juive, Vigée donnera encore plus de résonance à cette notion de « royaume » qui, pour les cabalistes, se situe à la racine de l'arbre des *Sefirot* (degrés), ou émanations de l'*Ein-Sof*, l'Infini. Il se nomme *Malkhut* et se situe sur l'axe vertical qui mène à *Keter* (la couronne) en passant par *Yesod* (le fondement) puis par *Tiferet* (beauté) associée à la compassion. L'Arbre de vie se trouve en *Yesod* ou en *Tiferet* tandis qu'à *Malkhut* appartient l'arbre de la connaissance. Le royaume est aussi le lieu où, par « Sa manifestation », « Dieu parvient à Son individuation complète » et « est appelé Je »[11]. Scholem souligne la parenté de la réflexion cabalistique et du néo-platonisme : « L'attitude de la kabbale envers Dieu pourrait se définir comme un agnosticisme mystique formulé de façon plus ou moins affirmée et proche de la position néo-platonicienne. »[12] Le royaume, qui est aussi le royaume d'Israël fondé par David[13], appartient donc bien à notre monde. « Le monde est beau », écrit Camus dans « Le désert », « et hors de lui, point de salut. »[14] Dans « L'été à Alger », il retrouve « sur la terre » cette « union que souhaitait Plotin » : « L'Unité s'exprime ici en termes de soleil et de mer. Elle est sensible au cœur par un certain goût de chair qui fait son amertume et sa grandeur. »[15] Dans *Le Mythe de Sisyphe*, abordant, après avoir évoqué longuement Chestov, la question de la raison, il décèle à nouveau chez Plotin une unité : « Depuis Plotin qui le premier sut la concilier avec le climat éternel, elle [la raison] a appris à se détourner du plus cher de ses principes qui est la contradiction pour en intégrer le plus étrange, celui, tout magique, de participation. »[16] On songe à Chestov et aux lignes qu'il consacre à Plotin dans le *Pouvoir des clés*, mettant en relief l'humilité du philosophe soumis, comme le veut la tradition grecque, à la raison, puis saisissant soudain combien le plus important se situe dans le dépassement des limites qu'elle impose, liée qu'elle est à la nécessité, et dans cette audace qui permet de mener la « lutte suprême »[17] pour parvenir aux « vraies sources de l'être »[18]. On rapprochera des dires de Scholem à propos de la cabale cette réflexion de Chestov : « Aux yeux de Plotin, qui a laissé la raison au-dessous, l'univers se présente maintenant tout autrement qu'avant. Il nous raconte ce qu'il voit, en des termes étranges, énigmatiques. Lui-même d'ailleurs ne s'habitua pas du premier coup à respirer et à vivre au sein de cet univers sans fondements, dans cette atmosphère de perpétuelle instabilité. »[19] Ceci suggère en effet que Plotin ait en quelque sorte effleuré l'Infini, ou ce *Ein-sof*, qui est l'Émanateur, le « Dieu caché, ou « l'Un » : « La décision de sortir de l'état non manifesté à la manifestation et à la création n'est en aucune manière un processus qui soit une conséquence nécessaire à l'essence de *Ein-Sof* ; c'est une libre décision qui reste un mystère impénétrable [...]. »[20] Cette position sera plus tard défendue par Duns Scot, qui exprimera que cette liberté première est amour. Comme le dit Chestov, la générosité primordiale n'est plus circonscrite par la volonté de certitude de l'être humain, par ce qu'il nomme le « pouvoir des clés », ou la disposition du « royaume »[21]. La fidélité à l'origine consistera en l'écoute en soi de cette source vive, imprévue, inouïe, inconnue, qui prend racine non dans l'être, mais dans cet élément instable, ce « peut-être », qu'est le devenir. Même si Camus ne refuse pas la raison au point où Chestov la récuse (comme limite), il ne s'accommode guère des dogmes qui prônent la nécessité contre la liberté. Vigée déduit la liberté du bon exercice de la voix singulière. Là me semble s'esquisser une parenté profonde entre ces deux poètes, le premier ayant publié le second, en disant de cet *Eté indien* que le jeune professeur de langues romanes lui avait envoyé d'Amérique qu'il lui avait « plu si fort, et je suis si près de tout ce que vous dites, que je voudrais à la rentrée de septembre le proposer à Gallimard. » En post-scriptum, il ajoutait : « ... vous avez raison de rejeter le symbolisme. Mais il faudrait nuancer, car, dans un autre sens, il n'y a pas d'art sans symbole, puisqu'il n'y a pas d'art de l'immédiat. »[22]

---

[10] C. Vigée, « La nostalgie du sacré chez Albert Camus » (1960), *Rêver d'écrire le temps : De la forme à l'informe*. Paris : Orizons, 2011, pp. 321-22.

[11] G. Scholem, *La Kabbale*. Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2007, p. 195.

[12] *Ibid.*, p. 164.

[13] *Ibid.*, p. 195.

[14] A. Camus, « Le désert », *Noces*, *OC* I, p. 135.

[15] A. Camus, « L'été à Alger », *Noces*, *OC* I, p. 124.

[16] A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe* (1942), *OC* I, p. 252.

[17] L. Chestov, *Le pouvoir des clés* (1923). Paris, Le Bruit du Temps, 2010, p. 453.

[18] *Ibid.*, p. 451.

[19] *Ibid.*, p. 448.

[20] G. Scholem, *La Kabbale*, *op. cit.*, p. 168.

[21] L. Chestov, *Le pouvoir des clés*, *op. cit.*, p. 79.

[22] A. Camus, lettre du 25 août 1955, in Claude Vigée, *La double voix*. Paris, Parole et Silence, 2010, pp. 157-58.

Les deux hommes, dont les œuvres conjuguent ces deux notions fondamentales de singularité, ou d'individuation, et de liberté, se sont rencontrés plusieurs fois entre 1955 et 1958, puis, une dernière fois, « à la brasserie Lipp, au début de l'été 1959, par une fin d'après-midi chaude et pluvieuse » : « Camus, alors, rêvait de refaire un voyage en Grèce. Cette aventure lui tenait à cœur, il m'en parla longuement, comparant même la clarté de la Grèce à la lumière de Jérusalem, qu'il imaginait semblable, également pure et attirante... »[23] Non seulement Claude Vigée trouva chez Albert Camus une affinité, mais également une compréhension, lors de son installation à Jérusalem, non « un grand juge omniscient et orgueilleux qui vous mettait en quarantaine pour ce genre de raisons »[24], – sorte de Jean-Baptiste Clamence, tout à « la satisfaction d'avoir raison »[25]– : « Camus [...] partageait, si vous voulez, ma nostalgie pour cette Algérie-là. Quand je lui ai dit, en 1959, au café Lipp, que j'aurais sans doute une possibilité de m'y établir, il m'a vivement encouragé à y aller. »[26] La complicité des deux poètes va au-delà des lieux baignés par le soleil ; leur fidélité est une fidélité aux origines, origines lointaines et collectives, ou origines singulières. Dans son *Journal de l'été indien*, qui faisait partie de son judan[27], Vigée remarque : « La fin de l'Étranger n'est pas moquerie, mais extase. Un roman de l'absurde, cet hymne au bonheur d'être à travers l'agonie ? Camus est un Malgré-Nous du nihilisme. Il reste un peu d'Alsace au fond de son Afrique. »[28] Dans l'avant-propos de 1953 à *Actuelles II*, Camus, qui intitulait le dernier chapitre de *L'Homme révolté* (1951), « Au-delà du nihilisme », écrit d'ailleurs « que nous commençons à sortir du nihilisme. »[29] Il poursuit, rejoignant en ces paroles Chestov, mais aussi le « disciple » de ce dernier, Fondane, qu'il aurait d'ailleurs rencontré en juin 194330 et qui se montra critique à l'égard du *Mythe de Sisyphe31* : « Les contradictions de l'histoire et de l'art ne se résolvent pas dans une synthèse purement logique, mais dans une création vivante. Quand le travail de l'ouvrier comme celui de l'artiste aura conquis une chance de fécondité, alors seulement le nihilisme aura vécu, la renaissance prendra un sens. [...] La première tâche de notre vie publique est alors de servir l'espérance des valeurs plutôt que la certitude de la destruction [...]. »[32] Vigée écrit, dans le *Journal de l'été indien* : « Naître veut dire : surmonter notre absence. »[33]

Je voudrais, brièvement, faire résonner ensemble ces deux œuvres qui me semblent si proches dans leurs aspirations et leurs interrogations, dans leur critique également, de la pensée occidentale, de l'idéalisme notamment. Je procéderai selon trois axes : fidélité aux origines, ambivalence et réalisation du royaume, identification à la vie dans la chair des mots.

Fidélité aux origines

La fidélité des deux poètes à leurs origines géographiques est patente : l'Algérie parcourt l'œuvre de Camus, que ce soit dans ses romans ou dans ses poèmes en prose. L'Alsace fonde la poésie de Vigée, non

---

[23] C. Vigée, « La quête de la lumière cachée dans la pensée poétique d'Albert Camus » (2001), *Rêver d'écrire le temps : De la forme à l'informe*, *op. cit*., p. 346.

[24] C. Vigée, *Mélancolie solaire*, *op. cit*., p. 127.

[25] A. Camus, *La Chute* (1956), *OC* III, p. 704.

[26] C. Vigée, *Mélancolie solaire*, *op. cit*., pp. 126-127.

[27] Mélange de prose narrative, d'essais et de poèmes, le terme se déduisant de « Judée », comme « roman » se déduit de « Rome ».

[28] C. Vigée, *Journal de l'été indien*, *op. cit*., p. 15.

[29] A. Camus, *Actuelles II*, *OC* III, p. 381.

[30] « Après sa lecture, Fondane souhaita vivement revoir Camus, ainsi que nous l'apprend la lettre qu'il lui adressa en septembre 1943 [...], (voir la Lettre publiée dans le catalogue de l'exposition du Mémorial de la Shoah : *Poète, essayiste, cinéaste et philosophe : Benjamin Fondane, Roumanie, Paris, Auschwitz – 1898-1944*. Paris, Mémoriel de la Shoah, 2009, p. 108). Et Fondane rêve d'un corps-à-corps qui durerait un long après-midi. Cette empoignade n'eut probablement pas lieu. Et que ne donnerait-on pas pour retrouver l'exemplaire annoté du *Mythe de Sisyphe*. » M. Jutrin, *Avec Benjamin Fondane au-delà de l'histoire*. Paris, Parole et Silence, 2011, p. 138.

[31] « Selon lui, il débouche sur une conception de l'absurde qui se résume à l'axiome : *l'existence est une passion inutile* [...]. » *Ibid.*, p. 156.

[32] A. Camus, *Actuelles II*, *OC* III, pp. 381-382.

[33] C. Vigée, *Journal de l'été indien, op. cit.*, p. 13.

seulement par l'évocation des paysages mystérieux de la vallée du Rhin, mais par la palpitation accentuelle de la langue elle-même. Le poète, en effet, parla tout d'abord le dialecte bas-alémanique avant d'apprendre le français à l'école. « Sous ces paroles fondatrices qui sont au commencement de notre individualité chante une allusion au secret inaugural de la personne. »[34] Le lien à soi s'établit, en somme, à la fois en deçà et au-delà de soi selon le lien de réflexivité, puis d'élargissement, qui décrit pour Kierkegaard le moi délivré du désespoir : « ... en s'orientant vers lui-même, en voulant être lui-même, le moi plonge, à travers sa propre transparence, dans la puissance qui l'a posé. »[35] Si Camus, critiquant l'aspiration du philosophe danois à la réconciliation, refuse de « rien fonder sur l'incompréhensible »[36], il n'enferme tout de même pas la pensée dans les certitudes étroites du monde fini circonscrit par la raison : « La mesure, née de la révolte, ne peut se vivre que par la révolte. Elle est un conflit constant, perpétuellement suscité et maîtrisé par l'intelligence. Elle ne triomphe ni de l'impossible ni de l'abîme. [...] Mère des formes, source de vraie vie, elle nous tient toujours debout dans le mouvement informe et furieux de l'histoire. »[37] La démesure est la « folie de l'impossible »[38] chère à Chestov, cet « infini » cher à Fondane qui, après Baudelaire, le nomme « gouffre »[39]. Toutefois, la révolte, « source de vraie vie » et résistance à l'Histoire, fonde le sujet en sa lutte et sa singularité, dans une durée animée par la suite des travaux et des jours, pourrions-nous dire selon Hésiode, et donc modelée par l'activité humaine : « Si le temps de l'histoire n'est pas fait du temps de la moisson, l'histoire n'est en effet qu'une ombre fugace et cruelle où l'homme n'a plus sa part. »[40] Vigée, qui écrivait à vingt ans dans *La Lutte avec l'ange* (« Trois nocturnes ») : « Jacob affronte l'ange et dicte la paix sainte – / La récompense est pour celui qui sait dompter le temps. »[41], se défie de l'histoire et de toutes les formes d'aliénation du temps humain et de frustration du monde sensible. On peut lire, dans *L'été indien*, ce paragraphe, à rapprocher des lignes que nous venons de lire de Camus : « On ne me la gâchera pas toute, l'histoire. Malgré l'atrocité de l'heure, il m'en reste un joli morceau. Je l'appelle nature. [...] Oui, la nature est dans l'histoire : loin d'Ur-en-Chaldée, le désert est aussi, et surtout, le lieu de l'avenir. C'est là que l'enfant toujours à naître sera risqué sur le bûcher, et sauvé. *Malgré tout*. »[42] Le poète songe au sacrifice d'Abraham, dont il nous donne une interprétation brillante dans *La lune d'hiver*, comme « circoncision de Dieu », la « parole fécondante » se substituant au sacrifice tragique. « Dieu est désormais circoncis, – *ouvert* par incision, et *parlant pour l'homme*. Circoncire YHWH signifie l'amener à la parole fécondante, le faire émerger dans le langage viril de la coupure du vocable. » L'instant présent de l'individu s'inscrit alors, en pleine signification, dans l'histoire : « C'est à proprement parler la manifestation de soi, *hitgalouth*, l'auto-surgissement de Dieu dans la dimension de l'histoire humaine. »[43] La plongée à l'origine fait du devenir le berceau où surgisse le possible humain ; la parole, comme reprise (c'est-à-dire renouveau), comble sans la nier ni l'effacer ce que Camus nomme « l'antinomie de la condition humaine »[44]. Toutefois, le penseur de l'absurde voit aussi dans le ressourcement aux origines, « aux sources de la révolte » ou du vivant, la possibilité d'une « pensée des limites », ou le « rythme profond » qui assure « une mesure des choses et de l'homme »[45]. Le rythme, chez Claude Vigée, manifeste également au plus profond de l'individu son étreinte avec le négatif. Le souffle originel s'incarne dans la voix singulière comme « Noyaux pulsants / soubresauts du désir »[46], dans *Délivrance du souffle*, en 1977.

---

[34] C. Vigée, *Apprendre la nuit*. Paris, Arfuyen, 1991, p. 81. Vigée a consacré deux volumes à l'évocation des souvenirs de son enfance alsacienne : *Un panier de houblon*, Tome 1. *La verte enfance du monde.* Paris : J.C. Lattès, 1994. *Un panier de houblon*. Tome 2, *L'arrachement*. Paris : Jean-Claude Lattès, 1995.

[35] S. Kierkegaard, *Traité du désespoir* (1849), in *Miettes philosophiques, Le concept de l'angoisse, traité du désespoir*. Paris, Gallimard Tel, 1990, p. 352.

[36] A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, *OC* I, p. 246.

[37] A. Camus, *L'Homme révolté* (1951), *OC* III, p. 320.

[38] *Ibid.*, p. 319.

[39] Voir B. Fondane, *Baudelaire et l'expérience du gouffre* (1942). Bruxelles, Complexe, 1994.

[40] A. Camus, *L'Homme révolté, OC* III, p. 320.

[41] C. Vigée, *La lutte avec l'ange*, *Mon heure sur la terre*, *op. cit.*, p. 89.

[42] C. Vigée, *Journal de l'été indien, op. cit.*, p. 48.

[43] C. Vigée, *La lune d'hiver*. Paris, Honoré Champion, 2002, p. 356. Voir sur cette question Anne Mounic, *Monde terrible où naître : la voix singulière face à l'Histoire*, chapitre 5. Paris, Champion, 2011, pp. 164-65.

[44] A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, OC I, p. 245.

[45] A. Camus, *L'Homme révolté, OC* III, p. 313.

[46] C. Vigée, *Délivrance du souffle* (1977), *Mon heure sur la terre*, *op. cit.*, p. 456.

En demeurant fidèles à leurs origines, par-delà leur propre personne, les deux poètes marquent leur confiance en leur propre capacité de ressourcement, qui leur épargne l'étroitesse d'un moi replié sur ses limites égocentriques. Camus ne trahit jamais sa filiation charnelle à ses origines méditerranéennes – à sa mère, à la pauvreté, aux compagnons de cette vie solaire et libre. Vigée édifiera toute son œuvre sur le *nigoun* d'enfance, ce rythme de cantilation des textes sacrés : « C'est la petite mélodie sourde de l'Aleph, la musique inaudible et sans mots qui soutient en moi l'édifice entier de la parole articulée. »[47] L'Aleph est la lettre originelle, celle d'où découle l'ensemble de la Création. S'y ressourçant, comme au « noyau pulsant », ou bien au « lac de la rosée »[48], le poète active en lui le souffle premier. Ce nouveau commencement, qui est participation, Camus l'éprouve dans *Noces* : « Et jamais je n'ai senti, si avant, à la fois mon détachement de moi-même et ma présence au monde. »[49] Le royaume est présence, déjà perçue ici en toute son ambivalence.

Ambivalence et réalisation du royaume

« L'inquiétude naît au cœur des vivants. Mais le calme recouvrira ce cœur vivant : voici toute ma clairvoyance. »[50] Cette même inquiétude à l'épreuve de l'ambivalence existentielle parcourt l'œuvre de Claude Vigée. Il termine « Bûchers de ténèbres » par ces vers : « Car tu es la puissance suprême que nous sommes en train de conquérir / par notre sang, par notre sève et par nos larmes. »[51] Il évoque ensuite, dans *La corne du grand pardon*, « Ceux dont demeure à peine un nom, – et cette chair / Sur mon corps en brûlant offerte à l'agonie, / Qui monte à la rencontre de sa stèle obscure... »[52] Dans *Délivrance du souffle*, il affirme : « Chacun meurt étouffé. Je crie / seul et nu dans mon puits. »[53] Plus tard, en 2004, Evy, son épouse, atteinte d'une grave maladie, il se voit « danser vers l'abîme »[54].

De même, dans tous ses écrits, Camus fait face à l'âpreté du destin qu'il perçoit quasiment au revers du soleil natal : « Et je suivais tout le long de ce pays quelque chose qui n'était pas à moi, mais de lui, comme un goût de la mort qui nous était commun. »[55] Dans *La Peste*, l'épidémie parvient à pervertir même l'éclat de l'astre, à le doter d'une lourdeur étouffante et terne : « Le soleil de la peste éteignait toutes les couleurs et faisait fuir toute joie. »[56]

Toutefois, il existe, pour les deux écrivains, une possible rédemption, par l'actualisation de l'origine dans le lien renoué à autrui. Comme le remarque Vigée, le royaume s'incarne dans le fait que d'Arrast porte la pierre pour son frère : « Et là, redressant toute sa taille, énorme soudain, aspirant à goulées désespérées l'odeur de misère et de cendres qu'il reconnaissait, il écouta monter en lui le flot d'une joie obscure et haletante qu'il ne pouvait pas nommer. »[57] La puissance d'être, ce « Je peux » de Maine de Biran, dont Michel Henry a fait un fondement de sa philosophie[58], s'incarne dans la relation à autrui, dans cette mutualité de l'effort qui devient offrande, et source de joie. Chez Vigée, lorsque le chant, qui est l'émanation de l'intériorité engendrante, rencontre l'oreille attentive, alors jaillit une étincelle qui relie l'origine à l'accomplissement messianique : « Si le cœur aimant parle au cœur / il n'a nul besoin d'une bouche : /

---

[47] C. Vigée, *Dans le silence de l'Aleph : Écriture et Révélation*. Paris, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1992, p. 160.
[48] C. Vigée, *Apprendre la nuit*, *op. cit.*, p. 78.
[49] A. Camus, « Le vent à Djémila », *Noces*, *OC* I, p. 112.
[50] *Ibid.*, pp. 26-27.
[51] C. Vigée, *La lutte avec l'ange*, *Mon heure sur la terre*, *op. cit.*, p. 86.
[52] C. Vigée, *La corne du grand pardon* (1954), *ibid.*, p. 164.
[53] C. Vigée, *Délivrance du souffle*, *ibid.*, p. 468.
[54] C. Vigée, *Danser vers l'abîme* (2004), *ibid.*, p. 712.
[55] A. Camus, « Le vent à Djémila », *Noces*, *OC* I, p. 113.
[56] A. Camus, *La Peste* (1947), *OC* II, p. 111.
[57] A.Camus, « La pierre qui pousse », *L'Exil et le royaume* (1957), *OC* IV, p. 111.
[58] « L'ego est un pouvoir, le cogito ne signifie pas un 'Je pense', mais un 'je peux'. » Michel Henry, « Le corps subjectif », *Philosophie et phénoménologie du corps* (1965). Paris, P.U.F., 2001, p. 73.

l'oreille ouverte lui suffit. »[59] Ainsi le poème donne-t-il toute sa résonance à l'instant : « Qu'est-ce donc que la poésie ? Un feu de camp abandonné, / qui fume longuement dans la nuit d'été, sur la montagne déserte. »[60] Le royaume se réalise dès lors comme « circoncision » du devenir dans l'étreinte du négatif, en une dialectique existentiel de perte acceptée dans un sursaut de renouveau : « Ce lieu est Phanuel : le gué de la naissance. »[61]

Dans ses essais sur Camus, Vigée insiste sur le fait que ce dernier, notamment lors de leur dernière entrevue, en juin 1959, « ne voyait dans ses ouvrages publiés jusqu'alors que les prolégomènes à une œuvre future qui seule importerait et lui donnerait sa véritable place dans le paysage spirituel du siècle » ; Camus, en somme, à ce moment-là, « se sentait prêt à commencer véritablement son œuvre... »[62] Peut-être percevra-t-on un certain au-delà du tragique dans *Le Premier Homme* : « [...] et que rien, jamais, ne lui serait impossible de ce qui est de ce monde et de ce monde seulement, se préparant (et préparé aussi par la nudité de son enfance) à se trouver à sa place partout, parce qu'il ne désirait aucune place, mais seulement la joie, les êtres libres, la force et tout ce que la vie a de bon, de mystérieux et qui ne s'achète ni ne s'achètera jamais. »[63] Nous soulignerons au passage un trait commun, parmi d'autres, avec Vigée, qui écrit, et justement dans l'ouvrage publié par Camus: « Le monde n'est absurde que pour qui y entre avec des prétentions de caste, ou des exigences personnelles. [...] Il faut laisser les choses dans la liberté du réel, et replacer ce qui ne l'était plus, du fait de notre violence, dans l'ordre originel. »[64] Cette acceptation de l'origine afin d'y puiser la liberté de chaque commencement correspond chez Kierkegaard au troisième élément du rapport composant le moi dégagé du désespoir : « la puissance qui l'a posé », c'est-à-dire ce peut-être, cet infini, qui est le Nom de Dieu, mais ce Dieu ne détient pas un pouvoir ; il est bien plutôt absence de pouvoir et substrat de notre liberté, puisque, comme devenir, il substitue à la Nécessité l'Ouvert, notion éminemment poétique, chère à Rilke. Le tragique, par contre, est clôture absolue et abandon à la mécanique de la fatalité – ce que l'on perçoit manifestement dans *L'Étranger* : « Pourtant, nous sommes restés encore immobiles comme si tout s'était refermé autour de nous. Nous nous regardions sans baisser les yeux et tout s'arrêtait ici entre la mer, le sable et le soleil, le double silence de la flûte et de l'eau. »[65] Meursault est l'objet d'une sorte d'envoûtement : « Toute cette chaleur s'appuyait sur moi et s'opposait à mon avance. »[66] Le poids du réel, en ce contact qui se vit comme une étreinte allant jusqu'à l'étouffement, joue le rôle, muet ici, de l'oracle tragique qui abolit toute forme de liberté. « Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. »[67] Cette clôture tragique prend un aspect totalitaire ; il n'est pas étonnant qu'Imre Kertész ait été tant impressionné par le roman de Camus et se soit lui aussi considéré comme « étranger » par rapport à la machinerie du pouvoir en Hongrie, après 1956.[68] Meursault sous le soleil s'enferme dans l'instant, donnant au passé un caractère irrévocable, indépassable. Tout comme les deux enfants qui, dans le petit poème en prose de Baudelaire, « Le Gâteau », se disputent un morceau de pain, il rentre dans l'irréversibilité des représailles, à l'inverse du royaume et de la liberté. « Il y a donc un pays superbe où le pain s'appelle du *gâteau*, friandise si rare qu'elle suffit pour engendrer une guerre parfaitement fratricide. »[69] La lutte fratricide chasse le promeneur du paradis. Camus conclut la première partie de son roman, qui peut, me semble-t-il, se lire comme une allégorie de la situation historique de son pays natal en 1957, par ces mots célèbres : « J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre

---

[59] C. Vigée, *Danser vers l'abîme, Mon heure sur la terre, op. cit.*, p. 743.
[60] C.Vigée, *L'acte du bélier* (1972), *ibid*., p. 439.
[61] C. Vigée, *La corne du grand pardon*, *ibid.*, p. 165.
[62] C. Vigée, *Rêver d'écrire le temps : De la forme à l'informe, op. cit.*, p. 353.
[63] A. Camus, *Le Premier Homme*, *OC* IV, p. 910.
[64] C. Vigée, *Journal de l'été indien, op. cit.*, p. 8.
[65] A. Camus, *L'Étranger* (1957), *OC* I, p. 174.
[66] *Ibid.*.
[67] *Ibid.*, p. 175.
[68] I. Kertész, *Dossier K.*. Arles : Actes Sud, 2008, p. 150.
[69] C. Baudelaire, *Le Spleen de Paris* (1863). Paris : Le Livre de Poche, 1969, p. 48.

coups brefs que je frappais sur la porte du malheur. »[70] Notons la résonance entre les deux auteurs : Vigée craint de détruire « l'unité de la création dont je suis un harmonique » tandis que Meursault « détruit l'équilibre du jour ». Le rejet, par Camus, de cette clôture tragique, est sensible dans cette réflexion contenue dans *La Chute* : « Ils ont besoin de la tragédie, que voulez-vous, c'est leur petite transcendance, c'est leur apéritif. »[71]

Le tragique prend racine en cette intime étreinte originelle avec le réel, dont la lutte de Jacob avec l'ange est le dépassement dans la bénédiction et l'avenir fécond. Cette participation, Camus la décrit ainsi dans *Noces* : « Entre ce ciel et ces visages tournés vers lui, rien où accrocher une mythologie, une littérature, une éthique ou une religion, mais des pierres, la chair, des étoiles et ces vérités que la main peut toucher. »[72] En ce primat du toucher sur la vision, on songe de nouveau à Maine de Biran et à ce « tact immédiat de l'âme sensitive »[73] qui préside à l'appréhension de l'être en ses profondeurs, en deçà de tout langage, en deçà de la volonté. Le toucher est véritablement le sens de la participation, dont parlait Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*. La méfiance qu'il exprime ici à l'égard du langage est toute nietzschéenne. L'approche s'avère sensiblement différente dans *Le Premier Homme* : « Ce qui importait était ce qu'ils ressentaient d'abord en entrant dans la bibliothèque, où ils ne voyaient pas des murs de livres noirs mais un espace et des horizons multiples qui, dès le pas de la porte, les enlevaient à la vie étroite du quartier. »[74] Les « choses de la culture » ne vont pas ici contre l'émotion de la vie, mais la font éclore dans l'Ouvert, participant donc de l'accomplissement du royaume, par dépassement d'un rapport à soi fermé, que Vigée assimile à l'angoisse de l'inceste : « Ce qui est éprouvé comme angoissant et criminel dans l'inceste, ce n'est donc pas le retour à la mère, au non-moi primordial, inconcevable pour un être individué ; ce n'est pas la nostalgie placentaire, mais le retour de soi à soi, qui est à la fois captivant et possible. [...] La terreur de l'inceste est subie par une conscience qui a commis, ou sanctionné de la part d'autrui (les parents en général), un crime contre son origine. »[75] La fidélité à l'origine prend une signification essentielle : « L'énergie incestueuse est primaire : en dehors de toute culpabilité, elle consiste en l'attraction qu'exerce notre être profond sur notre conscience à l'état naïf. » De la fidélité à « cet être originel et viscéral »[76] se déduit la condition première dont découle l'œuvre vivante, à savoir l'identification à la vie. Dans cette réflexion de Vigée, on retrouve la défiance de Camus à l'égard de toute interprétation moraliste, abstraite et intellectuelle, donc abusive, du monde : « Le monde ici reste symbole, analogie, simple allégorie même. Jamais on ne rencontre l'identification substantielle qui révèlerait 'l'inceste heureux', comme c'est le cas encore chez Goethe et, peut-être, chez Hölderlin. »[77] Et c'est à ce type de remarques sur le symbolisme que Camus répond brièvement dans le post-scriptum de la lettre du 25 août 1955.

(à suivre)

Anne MOUNIC

Lettre de Benjamin Fondane à Albert Camus[78]

Paris, septembre 1943

Cher Monsieur,

---

[70] A. Camus, *L'Étranger, OC* I, p. 176.
[71] A. Camus, *La Chute, OC* III, p. 711.
[72] A. Camus, « L'été à Alger », *Noces, OC* I, p. 124.
[73] Maine de Biran, *Rapport du physique et du moral de l'homme*. Paris : Vrin, 1984, p. 128.
[74] A. Camus, *Le Premier Homme, OC* IV, p. 891.
[75] C. Vigée, *Journal de l'été indien, op. cit.*, p. 38.
[76] *Ibid.*, p. 39.
[77] *Ibid.*, p. 43.
[78] Lettre publiée dans le catalogue de l'exposition du Mémorial de la Shoah : *Poète, essayiste, cinéaste et philosophe : Benjamin Fondane, Roumanie, Paris, Auschwitz – 1898-1944*. Paris : mémoriel de la Shoah, 2009, p. 108. Collection Catherine et Jean Camus. Fonds Albert Camus, Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence.

Que je regrette que votre brève visite à la maison ne se soit pas répétée. Que de choses n'avais-je pas à vous dire, à propos de votre Sisyphe ! Je l'ai lu avec grand plaisir – votre manière d'écrire est vraiment séduisante – et il est inutile de vous dire que votre pensée a trouvé en moi une résonance particulière.

Merci au donateur inconnu qui m'a envoyé vos livres ; pas de nom, ni d'adresse sur l'enveloppe. Si c'est Grenier, je lui en ai de la reconnaissance.

J'ai pris quantité de notes en vous lisant – cela sera un article quelque jour – peut-être – mais j'eusse aimé, auparavant, vous en parler. Vous vous doutez bien que sur la question même – et les critiques que vous faites à la philo[sophie] exist[entielle] – j'ai un point de vue différent. mais c'est pour cela même que le plaisir que j'ai eu à vous lire ne s'est pas démenti un instant.

Ce serait si long de soulever, dans une lettre, des questions qui réclament un volume ! Ne viendrez-vous à Paris, un jour prochain et ne me feriez-vous pas le plaisir de passer me voir ? Nous en avons pour un long après-midi. Si vous avez des loisirs et pas de répugnance à écrire (comme moi) dites-moi ce que vous préparez, quelle SUITE pensez-vous donner à votre pensée ? Quels projets ?

Croyez-moi, en tout cas, (sur la réserve d'un corps-à-corps, un jour) votre ami – et pardonnez à mon trop long silence, votre
Benjamin Fondane

Avez-vous des nouvelles de Grenier ? Si vous lui écrivez dites-lui que j'aurais plaisir à le voir, lors d'un passage à Paris.

Parutions

[La revue de la Société des Études Camusiennes, *Présence d'Albert Camus*, publie tous les ans une Bibliographie et les comptes rendus des ouvrages consacrés exclusivement à Camus. Sont donc indiquées ici d'autres publications, incluant Camus, ainsi que la liste des ouvrages reçus.]

De Camus

- **Albert Camus – Michel Vinaver, *S'engager ? Correspondance 1946-1957,* L'Arche Éditeur, 2012.**

Cette correspondance établie, présentée et annotée par Simon Chemama, a suscité beaucoup d'éloges – amplement justifiés.

Voir l'article de Bruno Lafourcade, dans La Revue critique :
http://www.larevuecritique.fr/article-michel-vinaver-106176034.html

Voir aussi, sur France-Inter, le 5 juin 2012, l'émission de Kathleen Evin, « L'humeur vagabonde » :
http://www.franceinter.fr/emission-l-humeur-vagabonde-michel-vinaver

Cette parution a également été l'occasion d'une belle interview de Michel Vinaver par Antoine Perraud sur Mediapart, le 7 juin 2012 (le premier fragment porte sur leur rencontre, le second sur l'évolution de Camus, leurs divergences à propos du théâtre et l'évolution de leur relation) :
http://www.dailymotion.com/video/xrdn9m_michel-vinaver-et-albert-camus-1-2_creation
http://www.dailymotion.com/video/xrdncf_michel-vinaver-et-albert-camus-2-2_creation?start=1

France-Culture a choisi de faire dialoguer Michel Vinaver et José Muñoz, auteur d'illustrations pour *L'Étranger* (voir ci-dessous) :

http://www.franceculture.fr/emission-la-grande-table-2eme-partie-rencontre-entre-michel-vinaver-et-jose-munoz-2012-05-29

- ***L'Étranger* d'Albert Camus, dessins par Jose Muñoz**

Pour ses 70 ans, *L'Étranger* d'Albert Camus, paru en 1942, s'offre une édition illustrée par l'un des grands maîtres du noir et blanc, l'Argentin José Muñoz, dont le graphisme expressionniste répond avec puissance aux fêlures des personnages de l'écrivain et philosophe. Coédité par Gallimard et Futuropolis, l'ouvrage comprend le texte intégral du roman du prix Nobel de littérature 1957 et quelque soixante dessins pleine page en noir bichromique.

Né en 1942 à Buenos Aires, José Muñoz vit entre Paris et Milan. C'est en 1974 qu'il rencontre en Espagne l'auteur argentin en exil, Carlos Sampayo. Tous deux créent ensemble des récits en bande dessinée comme *Le Bar à Joe*, la série *Alack Sinner* ou plus tard le superbe *Carlos Gardel*. Il a également collaboré avec les écrivains Jerome Charyn et Daniel Picouly. Il a été couronné par le prestigieux Grand Prix d'Angoulême en 2007.

Sur cette édition, Didier Hassoux écrit dans *Le Canard enchaîné* du 6 juin 2012 : « C'est encore Camus. Et ce n'est plus lui. Ou c'est formidablement lui. On ne sait pas. Ce qui est certain, c'est que José Muñoz le lit, le voit, l'imagine, le dessine comme cela. […] Muñoz a choisi de donner à son Étranger le visage du Prix Nobel. C'est son choix. Pourquoi pas. Mais surtout, avec ses illustrations, le dessinateur met en lumière les ombres du roman. […] Le roman de Camus est bouleversant, le travail de Muñoz, lui, est hypnotique. À eux deux, ils font bouger les lignes de la vie. »

Dans *Le Monde* du 13 juillet 2012, Macha Séry parle de « l'aveuglant "Étranger" de José Muñoz » : « La puissance vibrante des noirs et blancs de Muñoz sied magistralement au récit sobre et tranchant qu'est

L'Étranger, où Albert Camus insiste sur la "lumière aveuglante" et l' "insoutenable" éclat du ciel. »

Voir aussi l'article d'Alice Kaplan dans la (toute nouvelle) revue politique et culturelle, *Contreligne* ; elle écrit notamment : « Au premier regard, j'ai eu du mal à accepter le noir et blanc pour une histoire, un paysage, que j'ai toujours imaginés en couleur. Mais je me suis laissée guider par la force de l'encre et j'ai fini par être bouleversée par la vision de *L'Étranger* qui nous est donnée ici, qui nous livre l'historicité du livre, ses lieux, ses émotions. On a l'impression, grâce à l'art de José Muñoz, de voir pour la première fois comment le soleil "se brisait en morceaux sur le sable et sur la mer". C'est dire combien les phrases de *L'Étranger*, si familières, sonnent autrement en compagnie des dessins. L'art de Muñoz est allié à une sublime mise en page du texte. »
http://www.contreligne.eu/2012/06/l-etranger-dessins-de-jose-munoz/
Le numéro de septembre de *Contreligne* aura un long article sur Camus et la décolonisation.

- **Dans la collection « Les Rebelles », dirigée par Jean-Noël Jeanneney et proposée toutes les semaines par *Le Monde :***

– *Les Résistants 2* (semaine du 20 septembre 2012) rassemble des textes de Lucie Aubrac, Albert Camus, Robert Desnos et 37 autres insoumis, une anthologie présentée par Charles-Louis Foulon et Christine Lévisse-Touzé.

– *Les Anarchistes* (semaine du 4 octobre), anthologie présentée par Sylvain Boulouque, donnera entre autres un extrait de *l'Homme révolté*.

Sur Camus

- **Alek Toumi, *Albert Camus : Entre la mère et l'injustice* (nouvelle édition, avec une préface de Christiane Chaulet-Achour), Montréal, éditions du Marais, 2012**

Dans la nouvelle « L'Hôte » de *L'Exil et le royaume* d'Albert Camus, le gendarme Balducci emmène un prisonnier sans nom, nommé l'Arabe, chez l'instituteur Daru et lui demande de l'amener au poste de gendarmerie le plus proche. Le lendemain, plutôt que de le livrer à la justice, Daru donne des vivres et de l'argent à son « hôte » et le laisse entre la piste des nomades et la route du village Tinguit. La nouvelle se termine avec l'Arabe qui, resté seul, choisit d'aller en prison. *Albert Camus - Entre la mère et l'injustice* imagine ce qui se passe après : le procès de l'Arabe, le procès de Daru, et aussi, le procès de l'auteur de *L'Étranger*. Cette pièce voudrait être un modeste plaidoyer pour la tolérance, pour la liberté et la justice, pour la réhabilitation de Camus en Algérie.
http://www.editionsdumarais.ca/ouvrage.php?id=52

- **Hamod Al-Rahawi (Université Al-Hussein Bin Talal, Jordanie), « *L'Étranger* de Camus et la Pensée des Mu'tazila »**

European Journal of Social Sciences, vol. 31, 1/2012, pp. 67-70
http://www.europeanjournalofsocialsciences.com

- **Liliane Picciola, « Albert Camus et la dramaturgie de l'inquiétude latine : Caligula », *Silène*, mai 2012**

Silène est une revue éditée par le Centre de recherches en littérature et poétique comparées de Paris Ouest-Nanterre-La Défense l'auteure se demande si l'esprit latin souffle

http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=comm&comm_id=113

- **Guy Samama, « Albert Camus et Simone Weil : le sentiment du tragique, le goût de la beauté », *Simone Weil, notre contemporaine, Esprit,* août-septembre 2012.**

- **Andy Martin, « Sartre and Camus in New York »**

Andy Martin (Cambridge University) est l'auteur de *The Boxer and the Goalkeeper : Sartre vs Camus*, New York, Simon and Schuster, 2012.

http://opinionator.blogs.nytimes.com/2012/07/14/sartre-and-camus-in-new-york/

Réactions

[Indépendamment des péripéties de l'exposition Camus à Aix – voir p. 25 – , le livre de Michel Onfray a continué à donner lieu à des analyses plus ou moins favorables dans la presse. Parmi celles-ci, on peut notamment relever les articles de Jeanyves Guérin et de Lou Marin.]

- **Jeanyves Guérin, « Michel Onfray et Camus : le pavé de l'ours », *Les Temps modernes*, avril-juin 2012, p. 113-124**

- **Lou Marin, « Onfray contre les libertaires : Michel Onfray contre l'historiographie anarchiste dans son livre sur Albert Camus »**

http://www.monde-libertaire.fr/expressions/15326-onfray-contre-les-libertaires-michel-onfray-contre-lhistoriographie-anarchiste-dans-son-livre-sur-albert-camus

Sur le contexte

- **Catherine Brun et Olivier Penot-Lacassagne, *Engagements et déchirements*. *Les intellectuels et la guerre d'Algérie*, Gallimard / IMEC, 2012.**

Ce bel ouvrage est le livre-catalogue qui accompagne l'exposition – qui porte le même titre – visible à l'IMEC (Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine - à l'Abbaye d'Ardenne dans le Calvados) du 16 juin au 14 octobre 2012. Un énorme travail d'archives a permis aux deux chercheurs de présenter une image nuancée des débats d'alors, loin de l'image manichéenne qu'on en a trop souvent.
L'exposition est ainsi présentée par ses auteurs :
« On oublie le plus souvent les débats, les causes et les combats qui agitèrent alors les intellectuels, comme si tous avaient été, d'emblée et unanimement, anticolonialistes, comme si "le sens de l'histoire" s'était imposé. Seul le manifeste des 121, pourtant tardif, reste dans les mémoires. Cependant dès 1954, les consciences se mobilisent. Très vite, les dénonciations sont argumentées et les débats divisent. Groupes, solidarités, réseaux, le monde intellectuel veut croire en son pouvoir d'action. Textes visionnaires de Camus, d'Amrouche, de Mounier, de Ricœur…, engagements et déchirements des protagonistes – de Sartre à Domenach, Vidal-Naquet ou Paulhan…–, mobilisation des revues et des éditeurs… L'exposition fait entendre, pièces d'archives à l'appui, la violence des débats et l'ampleur des enjeux politiques.
Jamais le discours des intellectuels et leur mobilisation n'ont fait l'objet d'un récit en archives. Plus de 250 documents extraits des collections de l'IMEC et d'autres institutions et de fonds privés permettent une autre approche de l'histoire de ces engagements. Pour la première fois sont présentés "ennemis complémentaires" ou alliés objectifs, sans point de vue surplombant, de sorte que chaque visiteur puisse construire son propre

cheminement. »

Camus est présent à plusieurs reprises dans le livre, par des reproductions émouvantes, dont nous ne citerons que quelques-unes : la page de *L'Express* du 9 juillet 1955 avec l'article de Camus, « Terrorisme et répression » (p. 45) ; la première page du n° 1 de *Communauté algérienne*, en octobre 1955, avec un « Message d'Albert Camus » (texte repris dans *Chroniques algériennes* sous le titre de « Lettre à un militant algérien ») (p. 46) ; le manuscrit de la lettre de Kateb Yacine à Camus en 1957 qui se termine par « Fraternellement » (p. 100).

Voir aussi l'article de Catherine Simon, « Algérie, du nouveau ! » dans *Le Monde* du 5 juillet 2012 : c'est un tableau très intéressant des publications qui marquent le cinquantenaire de l'indépendance de l'Algérie.

- **Revue *L'ivrEscQ*, « Spécial Mouloud Feraoun », Alger, 2012.**

Dans le numéro spécial consacré à Mouloud Feraoun, la revue *L'ivrEscq* dans sa livraison de mars/avril n° 16 rassemble des interviews, articles, lettres commentaires qui en font une mine précieuse de renseignements. L'hommage est partagé en cinq parties et couvre à peu près l'œuvre, la vie, les engagements de cet auteur assassiné avec cinq autres collègues de l'éducation le 15 mars 1962, quelques jours avant le cessez-le-feu.

Différentes manifestations ont été menées autour de l'écrivain : un colloque en mars 2012, et un hommage spécial pendant le SILA (Salon International du Livre) qui se déroule à Alger du 20 au 29 septembre ; elles attestent du regain d'intérêt pour cet auteur pendant longtemps peu étudié.

La revue annonce en titre souligné *Lettres inédites* ; et c'est sans doute l'un des intérêts de ce numéro de livrer ainsi à la curiosité des lecteurs et chercheurs, des aspects nouveaux ou du moins peu explorés encore.

Dans la première partie, la directrice de la publication, Nadia Sebkhi donne la parole au fils Ali Feraoun à travers quelques questions qui lui permettront de laver son père du soupçon de sympathie pour les forces coloniales, son engagement ayant paru à beaucoup de détracteurs dans l'élan nationaliste de l'après-indépendance , comme timide, voire inexistant. Ali Feraoun affirme avec force que son père était membre de l'ALN (Armée de Libération Nationale) et que dans son *Journal* il s'exprimait clairement à ce sujet. Seulement « il pointait de l'index l'élite », et c'est cela qui lui a été reproché selon son fils. Après cette interview, s'ouvre la première partie qui est réservée à la correspondance Feraoun-Camus-Roblès. C'est par l'intermédiaire de ce dernier, grand ami de Feraoun qu'il avait connu dans la mythique école normale de Bouzareah, que les deux hommes entreront en contact épistolaire. Camus a apprécié *Le Fils du pauvre* et il le dit bien volontiers, ce qui encourage Feraoun à aller plus loin et à interroger l'auteur de *La Peste* sur l'absence des Arabes dans son roman. La réponse qui figure dans une lettre encore inédite (et publiée avec l'autorisation de Catherine Camus) contourne la question sans être vraiment convaincante : c'est que le sujet du livre, une dénonciation du fascisme, ne le permettait pas. Pour mettre en scène les Arabes d'Oran, « il aurait fallu écrire un autre livre que celui que je voulais faire », répond Camus. Et avec coquetterie il ajoute : « il faut un talent que je ne suis pas sûr d'avoir » et il passe le flambeau à Feraoun pour qu'il se place « au-dessus des haines stupides qui déshonorent le pays ». Feraoun salue en Camus celui qui a osé dénoncer la misère effroyable des indigènes en *esprit lucide* en *homme courageux*. Dans des extraits du *Journal*, Feraoun évoque ses autres rencontres avec Camus et les réticences de celui-ci à admettre que l'Algérie soit indépendante un jour. Puis, après sa mort, il cite les derniers mots qu'il tient de l'auteur de *L'Étranger* : « *Je me suis pris à espérer dans un avenir plus vrai, je veux dire un avenir où nous ne serons séparés ni par l'injustice ni par la justice.* » C'est de cet espoir que traite l'article signé Guy Basset qui aborde *l'espoir déchirant dans un point de fuite impossible*. Il s'applique à montrer comment, d'emblée, l'œuvre du fils de Tizi Hibel s'inscrit dans le prolongement de celle de Camus : une phrase empruntée à *La Peste* est mise en exergue du *Fils du Pauvre* (elle fait partie des pages supprimées dans la première édition) comme si Feraoun se plaçait sous la tutelle de son prédécesseur et s'autorisait de lui. Leurs relations sont présentées par l'auteur de l'article qui insiste sur la bonne volonté des deux hommes qui espéraient un monde meilleur. Que ces deux hommes aient partagé un idéal de paix et de justice, c'est assez évident ; mais penser que les prédécesseurs de Feraoun sont seulement Camus et Roblès, c'est négliger ceux qui sont venus avant certains

fils de notables musulmans et qui ont ouvert la voie. Cette volonté affichée de croire en un avenir que l'on sait déjà compromis, me paraît assez utopique. Cependant, de part et d'autre, un dialogue s'engage et se poursuit de façon intermittente.

La deuxième partie est dédiée à l'ami de toujours, Emmanuel Roblès, qui ne quitta l'Algérie qu'après la mort tragique de son fils.

La troisième partie rappelle les pièces de théâtre tirées du *Journal* et jouées à l'Odéon à Paris.

La quatrième partie évoque l'assassinat de Feraoun et de ses compagnons, Marcel Basset, Robert Aymard, Ali Hammoutene, Max Marchand et Salah Ould Aoudia. Des textes d'Albert Memmi et d'Anna Greki accompagnent cette évocation. Ce sont des témoignages précieux qui soulignent les qualités humaines de l'auteur du *Fils du pauvre* et l'injustice de sa mort. Et Memmi de poser la question : Pourquoi l'avoir tué lui ? Ce n'était pas un extrémiste. Et des hommes comme lui auraient été utiles lorsqu'il faudrait reconstruire. L'horreur de cet acte n'en finit pas d'indigner les hommes de bien.

La cinquième partie est consacrée à l'héritage feraounien. À travers un parcours de critique qui met l'œuvre à la disposition du public, Christiane Chaulet-Achour présente l'homme et son destin tragique ainsi que ses romans à travers plusieurs études qu'elle leur a consacrées dans *Abécédaires en devenir*, *Mouloud Feraoun une voix en contrepoint*, et d'autre préfaces faites pour la collection de l'ENAG El Anis qui reprend les grands textes de la littérature universelle. « Il faut relire Feraoun, nous dit Christiane Achour, car il fait réfléchir sur l'exclusion, l'intolérance, le racisme, l'intégration, la différence… » C'était un pionnier et le premier des « fils de pauvre » à entrer en littérature. Sa situation d'intellectuel traduit un véritable déchirement : il est pris entre son attachement à sa société d'origine et aux siens et d'un autre côté sa fascination pour cette langue et sa culture qui l'ont formé et lui ont donné la chance d'être instituteur, son idéal, comme il le dit et l'écrit souvent. Il faut continuer à le lire et à explorer ses textes pour comprendre que c'est de manière voilée dans les traits d'ironie que se fait la dénonciation, discrète certes mais bel et bien présente. Farida Boualit resitue l'auteur dans sa Kabylie natale et retrace pour le lecteur son parcours d'enseignant et d'écrivain. Elle révèle que les derniers jours avant ce fatal 15 mars 1962, l'auteur était dans une grande détresse, affecté par la guerre et sa situation familiale. *Je ne peux plus supporter mon existence actuelle*, écrivait-il. Le *Journal* considéré par beaucoup comme l'œuvre la plus intéressante et un témoignage précieux sur une époque troublée et cruelle, est abordé par Guy Dugas. L'horreur pour la violence, ses craintes, ses souffrances s'expriment de façon claire. L'attachement au village et à sa propre communauté s'y lisent constamment. Sans doute, conclut Guy Dugas, l'intention de Feraoun était de « faire autre chose de ces pages, un roman ou un essai ». Deux autres aspects de l'homme sont évoqués en conclusion : le poète ce qui est assez inattendu, et le martyr de la pédagogie, ce qui donne à Nora Kasse-Maidi l'occasion de citer *L'Ami fidèle* en ses 4 différentes versions selon les paliers. L'auteur déplore que trop peu de textes de l'auteur soient inclus dans les manuels.

Il aurait été injuste de ne pas citer les autres pédagogues assassinés le même jour que Mouloud Feraoun. Hamid Nacer-Khodja étudie la réception dans les journaux algériens du livre de Jean-Philippe Aoudia sur l'assassinat de son père et de ses compagnons. Et Youcef Merahi évoque la figure de Ali Hammoutène. Les trois Européens tombés eux aussi ce jour-là ne sont que trop peu évoqués, cités seulement.

Cette revue explore les différents aspects de l'œuvre et interroge l'homme sans craindre de revenir sur les aspects qui lui ont été reprochés ; francophone, francophile sympathisant… Les articles modulent ces jugements et nous offrent des versions différentes assez convaincantes pour que le lecteur se fasse une opinion. Mais sans doute le plus sage conseil vient des enseignants eux-mêmes : il faut le lire et l'enseigner.

Amina Azza BEKKAT

- **François Vignale, *La Revue* Fontaine, *Poésie, Résistance, Engagement, Alger 1938 – Paris 1947*, préface de Jean-Yves Mollier, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, coll. Histoire.**

Issu d'une thèse, cet ouvrage retrace la saga de la revue *Fontaine* et des publications qui se firent dans son sillage. L'aventure, à laquelle le nom de Max-Pol Fouchet reste fondamentalement attaché, dura une petite décennie. De cette saga née à Alger pour venir mourir à Paris, François Vignale a parfaitement raison de faire

une lecture en quatre périodes : naissance (1938-1940), de la défaite au débarquement américain de novembre 1942 à Alger, nouvelle donne d'Alger capitale de la France libre, installation à Paris après l'été 1944. Car les événements politiques et les conditions de vie matérielle et de diffusion de la revue comme les difficultés de communication avec les auteurs ont pesé fondamentalement, à chaque période, sur les options éditoriales de la revue.

Fontaine, qui n'a ni numéro un ni numéro deux, prend la succession directe de *Mithra*, revue algérienne fondée par Charles Autrand[79], avec une importance accrue de Max-Pol Fouchet. La revue qui entendait se (re)centrer sur la poésie[80], son actualité, sa jeunesse se trouve très rapidement confrontée à « l'acuité » de la place et de la nature de la poésie en tant de guerre, dans un contexte de censure et de pétainisme algérois. Elle s'est rapidement affirmée comme une revue engagée, une revue de résistance. Le débarquement de 1942 à Alger fait paradoxalement « entrer la revue dans une zone de grandes turbulences », la privant de ses lecteurs et de ses auteurs de la métropole, l'obligeant à un recentrage sur l'Algérie et à une plus grande ouverture à l'international dans un contexte politique pour le moins complexe. La « recentralisation du champ littéraire » à Paris après la Libération entraîna « de nouvelles habitudes et de nouvelles manières de fonctionner » qui loin d'un « écosystème originel » la plongea dans un système de concurrence qui lui fut fatal.

François Vignale note que sur le plan littéraire la revue a évolué d'une sympathie pour certains poètes qui formeront le noyau de l'École de Rochefort à un rapprochement (un peu inattendu) avec le surréalisme. Par ailleurs peu à peu et notamment dans la période parisienne, la poésie a cédé le pas à des approches plus politiques et philosophiques. La concurrence s'est ainsi avérée vive avec d'autres revues *(Confluences, Messages, Poésie casquée*), qui parfois sont nées aussi à Alger (*L'Arche* ou *La Nef*).

L'ouvrage fait parfaitement apparaître la nasse dans laquelle avait à se débattre une nouvelle revue « provinciale » pour s'affirmer dans un paysage en perpétuelle évolution entraînant de nouvelles donnes. Ce qui est ici constaté pourrait se retrouver dans d'autres domaines : politique, édition, journalisme... et ouvre ainsi des perspectives. Il donne une bonne idée du paysage culturel français pendant la guerre et juste après. On pourrait relever quelques simplifications rapides (sur le panorama littéraire de l'époque à Alger et en France métropolitaine ou le rôle de Gide à Alger par exemple) ou quelques erreurs minimes[81]. On se plaît aussi à rêver de disposer de la liste complète des sommaires de tous les numéros de la revue (articles, chroniques, notes) et à regretter que d'autres revues plus confidentielles de la même époque ou nées à la Libération ne soient pas plus mises en perspective pour faire apparaître l'originalité de *Fontaine*, son positionnement réel, la forte personnalité de son directeur et l'influence de son comité de direction. Mais ce livre fourmille de renseignements précieux, notamment en provenance d'archives, qui éclairent un paysage culturel riche et complexe.

Guy BASSET

- **Mokhtar Attalah, *Écritures littéraires algériennes - Albert Camus, Nina Bouraoui, Boualem Sansal, Ahmed Kalouaz,* Paris, L'Harmattan, coll. « Approches littéraires », 2012.**

Présentation de l'éditeur : « Ce travail s'inscrit dans le cadre d'une pratique pédagogique universitaire et répond à des soucis d'ordre historique, culturel et littéraire. Les textes étudiés relèvent d'une littérature à triple tendance ; d'abord une littérature sur l'Algérie, consignée dans le cadre du voyage exotique, suivie d'une littérature coloniale ; puis une littérature de contestation et de combat, enfin une littérature de rupture. La démarche analytique adoptée ici annonce l'intérêt accordé à toutes les disciplines, particulièrement

---

79 Camus y avait publié un fragment de *Noces* (« Vent à Djemila »).

80 Outre les questions personnelles des relations entre Camus et Max-Pol Fouchet, cela justifierait que Camus, peu porté à la poésie, n'ait jamais donné un texte à *Fontaine.*

81 Par exemple : Jean Grenier - qui avait quitté Alger - ne figure pas au comité de rédaction de la revue *Rivages* dans laquelle il n'a jamais écrit *p.29,* le volume de traductions de textes de Martin Heidegger annoncé à plusieurs reprises n'est jamais paru *p. 234.*

l'Histoire.
Mokhtar Attalah est enseignant-chercheur à l'Université de Mostaganem.

- **Alek Toumi, *Alger(tu)ries, Alger(tu)pleures,* Montréal, éditions du Marais, 2012**

« Mémoire des années de chaînes, de haines et d'humiliations »

- **Les Éditions du Seuil viennent de rééditer le roman d'Emmanuel Roblès, *Les Hauteurs de la ville* (Prix Femina) paru initialement chez Charlot en 1948, puis repris dans la collection « Méditerranéennes » dirigée par l'écrivain.**

Dans son avant-propos, Louis Gardel rappelle : « Écrivain engagé, Roblès n'est jamais manichéen. En ce sens, il a toujours été dans le camp des justes, dans le camp de Camus. » En 1959, Camus avait salué, dans la revue *Simoun* publiée à Oran, son ami Roblès : « Il y a ainsi dans les œuvres de Roblès, une brutalité, une virilité ostensible, et surtout une générosité qui expliquent leur succès direct. [...] Cette œuvre, aujourd'hui, s'est imposée à la France où elle nous représente, Algériens de toutes races. »

Ouvrages reçus

- **Maurice Mauviel**, *Montherlant et Camus anticolonialistes*, L'Harmattan, coll. « Trans-Diversités », 2012.

- **Alek Toumi,** *Albert Camus Aujourd'hui*, New York, Lang, 2012.

Actualité théâtrale

- ***Camus et Brassens, un accord presque parfait*, par la compagnie Coup d'Chapeau, le 12 mai 2012, à Sète (Espace Georges Brassens)**

Avec cette lecture théâtralisée et mise en musique, la Compagnie Coup d'Chapeau poursuit son exploration des liens entre musique et littérature. La lecture de « La femme adultère », nouvelle d'Albert Camus écrite en 1957 extraite de son recueil *L'Exil et le Royaume*, par Anne-Marie Mancels, est ici accompagnée par des chansons de Georges Brassens, interprétées au chant et à la guitare. Antoine Gambino leur insuffle une touche de blues, une pointe de jazz ou de bossa que Brassens lui-même suggère déjà dans ses compositions. Ce spectacle de lectures en musique réunit, autour de la thématique des femmes, deux auteurs contemporains du XXe siècle nés d'un côté et de l'autre de la Méditerranée. Une rencontre insolite à travers des mots et des notes qui se font écho, le rythme des textes et la musique qui se répondent. Une rencontre qui parle des femmes, à l'ombre des maris...

- **Lectures de *Noces à Tipasa* de Camus et *Perrennes* de Tahar Djaout par Jean-Paul Schintu avec Salem Amrane à la guitare andalouse, le 19 juin 2012 à Saint-Priest (Drôme)**

- **« La Postérité du soleil. René Char – Albert Camus », lecture de leur correspondance par Bruno Raffaelli, sociétaire de la Comédie Française, et Jean-Paul Schintu, le 28 août 2012 à Avignon.**

Cette lecture, donnée dans le cadre des manifestations « Musique dans le jardin », au musée Louis Vouland d'Avignon, est ainsi présentée par ses organisateurs :
« *La Postérité du Soleil* est le titre d'un livre composé de photos d'Henriette Grindat réalisées dans le Vaucluse entre Avignon et l'Isle sur la Sorgue, avec de courts textes d'Albert Camus et une postface de René Char. Notre spectacle restitue les moments de cette amitié, devant les photographies d'Henriette Grindat, telle que les deux écrivains ont dû la vivre si souvent durant leur compagnonnage sur la terre vauclusienne. »

- ***Le Malentendu*, par Cyril Jarousseau, du 19 au 30 septembre 2012 à Paris**

Au théâtre Le Proscénium, 2 passage du Bureau au niveau du 170 rue de Charonne) Paris 11e. Téléphone : 01 40 09 06 77
www.theatre-leproscenium.com

- ***La Chute*, par Jean Lespert au théâtre Darius-Milhaud (Paris), tous les mardis**

Jean Lespert reprend *La Chute*, dans l'adaptation réalisée naguère par Catherine Camus et François Chaumette, dans une mise en scène de Vincent Auvet.
Tous les mardis d'octobre à juin, à 17 h.

80, allée Darius Milhaud, 75019 Paris - 01 42 01 92 26
www.theatredariusmilhaud.fr

- **Camus par Abd al Malik du 12 au 16 mars 2013 à Aix-en-Provence au Grand Théâtre de Provence**

Comme Albert Camus, Abd al Malik considère que « le déterminisme social » n'existe pas. Le lien d'Albert Camus à l'Algérie le renvoie, lui-même, à ses origines congolaises et aux quelques années qu'il a passées dans ce pays, marquées par la lumière africaine, le soleil éblouissant, la sensualité des êtres et des paysages. Sa fidélité à ses racines, qu'elles soient congolaises ou alsaciennes, le lien viscéral à sa mère et à sa famille, à son milieu et à ses amis d'enfance, tout le rapproche de Camus.
Tantôt rappeur, poète ou encore écrivain, quatre fois consacré aux Victoires de la musique, lauréat du Prix littéraire Edgar Faure, cet artiste élevé dans les quartiers difficiles de la banlieue strasbourgeoise échappe aux clichés habituels. Inspiré par les grands textes, il porte la parole de Sénèque, Spinoza, Verlaine ou encore Césaire, dans ses albums hybrides. Au carrefour du rap, de la poésie et du jazz, Abd al Malik, chanteur lettré, nous livre un opus inspiré des textes et des grands thèmes camusiens dans un spectacle qui va bien au-delà du concert.
http://www.lestheatres.net/fr/saison-2013/56/camus-abd-al-malik

Voir aussi http://www.tretsvrai.fr/echos_12_01/la_prov_20_etape_capitale_pour_2013.htm

3 questions à Abd al Malik :

- *Comment avez-vous découvert Albert Camus ?*
Je l'ai étudié au lycée comme tout le monde. Mais je l'avais découvert bien avant. Ila participé à ma formation intellectuelle. J'ai l'impression d'avoir presque tout lu de lui. C'est pour moi un modèle artistique et philosophique. Il a été une espèce de pont entre l'Europe et l'Afrique, entre la France et l'Algérie. Il avait une grande ouverture artistique et intellectuelle. Il a écrit aussi bien sur les Algériens exploités par les colons que sur le drame de pieds-noirs. C'est pour cela qu'il a toute sa place à Marseille, bien qu'il n'y ait pas habité.
- *Quelle forme prendra le spectacle que vous présenterez à Aix en 2013 ?*
Il est encore trop tôt pour le savoir. Pour l'instant, je pose des jalons. Je sais que je travaillerai avec mes musiciens habituels mais que d'autres personnes viendront aussi sur scène. J'ai quelques contacts. Je sais aussi que ça mêlera poésie, hip hop, rap, slam mais aussi théâtre et arts plastiques.
- *Vous êtes un adepte du soufisme, est-ce compatible avec la philosophie de Camus ?*
Camus ne croyait pas en Dieu, mais c'était quelqu'un de profondément spirituel. Il n'était pas enfermé dans une religion mais croyait en l'homme.

Ou encore :
http://www.franceinter.fr/emission-on-n-a-pas-fini-d-en-lire-l-envers-et-l-endroit-d-albert-camus-par-abd-al-malik
et
http://www.lejsl.com/actualite/2011/10/30/camus-sartre-mes-potes

Échos

➢ L'exposition Camus à Aix-en-Provence en 2013

[La presse et la toile se sont fait largement l'écho depuis le mois de mai des péripéties de l'exposition sur Camus initialement prévue dans le cadre de Marseille-Provence 2013.
Il est impossible de donner des liens vers les innombrables articles écrits sur cette affaire. Vous les trouverez facilement en ligne ; il vous suffit de taper sur un moteur de recherche l'un ou l'autre des noms cités ci-dessous.
Contentons-nous d'un simple rappel des faits.]

Rappel des faits

septembre 2008 : Marseille est désignée capitale européenne de la culture pour l'année 2013 ; toute la région est associée à ce projet qui s'intitule « Marseille-Provence 2013 » [MP 13] et qui décide d'articuler autour de la Méditerranée les centaines d'événements culturels prévus. Camus, dont 2013 marque le centième anniversaire de la naissance, en sera le « fil rouge ».

début 2009 : une équipe, dirigée par Bernard Latarjet, prend les rênes de l'événement. Une grande exposition consacrée à Camus est décidée pour le dernier trimestre de l'année 2013 ; elle se tiendra à Aix-en-Provence.

courant 2009 : l'historien spécialiste de la guerre d'Algérie, Benjamin Stora, est désigné commissaire de cette exposition. -

Printemps 2011 : la direction générale de MP 13 est confiée à Jean-François Chougnet qui succède à Bernard Latarjet.

courant 2011 : des réunions préparatoires sont organisées entre les différents partenaires de l'exposition Camus (baptisée par B. Stora, *Albert Camus, l'étranger qui nous ressemble*).

avril 2012 : suite à des difficultés survenues, MP 13 annule l'exposition Camus ; la presse interprète la décision comme une censure de Maryse Joissains, maire d'Aix.

29-30 mai 2012 : Michel Onfray donne à Aix et à Lourmarin deux conférences, prévues de longue date ; elles drainent un public très nombreux.

juin 2012 : Maryse Joissains décide de relancer l'exposition Camus pour le compte de la mairie d'Aix et d'en confier la direction à Michel Onfray.

début juillet 2012 : Michel Onfray accepte la direction de l'exposition de 2013, qui s'intitulera *Albert Camus l'homme révolté.*

juillet-août 2012 : la polémique – notamment politique - enfle dans la presse, portant sur les conditions de l'éviction brutale d'un historien connu, sur le choix d'une personnalité controversée et sur l'implication actuelle de la seule mairie d'Aix.

15 septembre 2012 : Michel Onfray annonce qu'il se retire du projet.

Chacun se fera une opinion.
L'exposition Camus aura-t-elle lieu ? Affaire à suivre...

➢ Le débat à *El Watan* suite à une interview de Michel Onfray

Michel Onfray a donné le 10 août 2012 dans le journal algérien *El Watan* une interview : **« Camus n'a jamais dit "oui" à l'ordre colonial ! »**

Vous trouvez l'interview et les réactions qu'elle a suscitées :
http://ahmedbensaada.com/index.php?option=com_content&view=article&id=192#KMB

- **« Les vraies richesses d'Edmond Charlot », le 1er juin 2012, à Pézenas**

L'Association « Méditerranée vivante » a proposé une lecture par Philippe Charleux d'extraits de textes édités par Edmond Charlot, avec un accompagnement musical par Marc Hévéa, dans le Jardin de la Médiathèque Edmond-Charlot.

- **Halte à Tipaza pour un groupe de lecteurs de *Témoignage chrétien***

Du 31 mai au 5 juin 2012, ce groupe, accompagné de Philippe Clanché, journaliste de la rédaction en charge des questions de religion, a sillonné les terres algériennes, pour (re)découvrir, cinquante ans après l'indépendance, ce pays mystérieux. Ils ont fait une halte à Tipaza : sur le site même, ils ont entendu une lecture à deux voix de larges extraits de « Noces à Tipasa » et un exposé de l'avocat Paul Bouchet qui a rappelé les bases de l'attitude de Camus pendant la guerre d'Algérie (voir *Témoignage chrétien* du 3 juin 2012). Le groupe est ensuite revenu à Alger sur les traces d'Abd-el-Kader et sur celles des combattants de l'indépendance algérienne.

- **À l'occasion du centenaire de Jean Vilar : Camus et Vilar**

Inscrit aux Célébrations nationales françaises, le centenaire de la naissance de Jean Vilar, contemporain de Camus, a donné lieu à de nombreuses manifestations (expositions, spectacles, colloque...) et à de nombreux articles de presse.

Jean Vilar étant né en 1912 et mort en 1971 à Sète, une exposition « Sur les pas de Jean Vilar » lui a été consacrée dans cette ville du 21 mars au 30 septembre 2012, Galerie des bains, 13 rue Gambetta. 34200 Sète (http://www.jean-vilar.com/).

A Avignon, la Maison Jean Vilar, depuis 1979, en lien avec l'association Jean Vilar (8 rue de Mons, Montée Paul Puaux, 84000 Avignon, www.maisonjeanvilar.org) conserve et valorise le Fonds Jean Vilar et publie une revue *Les Cahiers Jean Vilar* qui viennent de faire paraître le numéro 113. Elle présente jusqu'au 22 décembre une exposition « Le Monde de Jean Vilar » avec des documents video et audio (cours de jeu de Charles Dullin auprès de qui Vilar s'était formé, interview de Maria Casarès et de Maurice Béjart, conversation avec Malraux) comme des manuscrits ou des éléments de décor du TNP. Une salle est spécialement consacrée aux manuscrits et aux correspondances avec les plus grands écrivains de son temps (Camus, Cocteau, Aragon, Sartre). Le numéro 113 de la revue en constitue le catalogue.

Le grand foyer du Théâtre National de Chaillot à Paris accueillera une exposition entre le 10 octobre et le 13 décembre.

Sous l'égide de l'Université d'Avignon et des pays de Vaucluse, de l'université de la Sorbonne-Paris IV, de l'association Jean Vilar et de la Bibliothèque nationale de France, un colloque international se tiendra les 26 et 27 octobre 2012 à Avignon (Université d'Avignon puis Maison Jean Vilar) et du 29 au 31 octobre à Paris (BNF, Auditorium Colbert, 5, rue Vivienne, Paris 2°, entrée libre, puis salle des Actes à la Sorbonne).
Le programme est disponible sur www.culturecommunication.gouv.fr/.../Programme%20colloque%20.

* * *

Dans le cadre des « Entretiens de la Compagnie des Sept », Jean Vilar organisa à partir de juin 1944 une série de conférences. Jean-Paul Sartre prononça le 10 juin 1944 la conférence inaugurale du cycle en s'interrogeant sur « le style dramatique ». Camus y assistait.
Dans le débat qui suivit, Sartre sollicita directement l'avis de Camus, qu'il avait mis en cause. Camus considéra que ce que Sartre avait dit était « pertinent » pour le drame et la tragédie, mais se demanda si cela l'était pour la comédie. Sartre répondit que la notion de distance, valable dans tous les cas, était plus

importante que la référence à un genre littéraire (comédie, tragédie) dont le mélange, selon lui, était à l'époque « à peu près réalisé ». La discussion s'engagea ensuite sur le théâtre contemporain et Camus déclara :

> Ce qui me semble frappant dans le théâtre contemporain depuis cinquante ans, c'est que tout le monde s'efforce de parler naturellement ; quand un mot ou un rythme sort de l'ordinaire, il y a une surprise à la fois de l'acteur et aussi du spectateur qui depuis cinquante ans écoute toujours un certain rythme de théâtre. Mais je crois profondément que c'est une chose sur laquelle vous avez des précisions à apporter ; il y a un contresens sur le mot « naturel » ; quand on dit, ce texte n'est pas naturel, ou plutôt quand on essaye de préciser le naturel idéal, on a l'impression que c'est le naturel de quelqu'un qui parle naturellement comme sur le boulevard, mais le naturel n'est pas çà.
>
> En pratique, les héros de Kafka parlent naturellement, d'une certaine façon, mais ils ne le sont pas du tout. Je crois plutôt que le naturel, c'est une certaine façon de parler qui est en accord avec un personnage ou une atmosphère et immédiatement cela transforme le problème. Est-il bien certain que Bérénice parle naturellement alors que Mme de Z... ne parlait pas de cette façon de [à] la cour de Louis XIV.

Sartre approuva pleinement l'intervention de Camus[82].

Camus prononça quelques jours après, le samedi 1er juillet 1944, la seconde conférence dont le texte n'a pas été mis au net et publié[83]. Dans une correspondance (récemment publiée) à sa femme, Jean Vilar en donne les échos suivants : « Plus de 300 personnes. On s'écrasait. Ça a très bien marché. Maria Casarès, Yolande Lafon, Jean Marchat, Armand Salacrou, Jean-Paul Sartre et de grands etc dans la salle. (...) Camus a été plus catégorique que Sartre, ménageant moins les gens, ce qui est assez sympathique.(...) Il a été excellent et je suis d'accord avec tout ce qu'il a dit. Le sujet était (voir prospectus)[84]. (...) Je craignais qu'il ne s'arrête après quelques minutes, bredouille et s'arrête. Il peut être un excellent écrivain et être un conférencier traqué et qui ne peut parler. Mais dès le début j'étais en confiance et trois minutes après, ça roulait bien. Et sans lire ! Mais je craignais toujours qu'il n'écourtât sa conférence à 10 minutes ! C'est un gars difficile à capter, mais enfin on s'entend toujours avec un être intelligent et sensible, et qui en a bavé.[85] »

En janvier 1945, dans sa correspondance à sa femme, Jean Vilar fait état en des termes parfois rudes du fait que Camus lui avait confié sa pièce *Caligula* qu'il aimerait bien monter. Camus qui aurait besoin d'argent, chercherait désormais, à la suite notamment d'un article du *Canard enchaîné,* à la faire monter par quelqu'un d'autre. «Il n'y a qu'un type qui peut bien jouer *Caligula* sans la lui fausser, c'est moi. Mais il croit que Barrault, Jouvet, Vitold, peuvent aussi le faire. (...) En définitive, j'ai quelques jours devant moi pour lui donner la date précise et définitive et sûre de la générale de *Caligula.* Sinon la pièce m'échappe. Je fais tout en ce moment pour ne pas la perdre.[86] » Comme on le sait la pièce sera montée au Théâtre Hébertot dans une mise en scène de Paul Œttly le 26 septembre 1945. De nouveau en 1954, Camus adressa sans suite deux pièces à Jean Vilar : *L'État de Siège* et la traduction de la *Dévotion à la croix*[87]. S'appuyant sur des correspondances de 1953 et de 1958, Olivier Todd indique que Jean Vilar égara un temps une adaptation manuscrite de *La Duchesse d'Amalfi* (pièce de John Webster) et qu'il aurait aimé que Camus adaptât un autre Calderon *L'Alcade de Zalamea*[88].

---

82 Voir Jean-Paul Sartre, *Un théâtre de situations,* textes choisis et présentés par Michel Contat et Michel Rybalka, Paris, Gallimard, 1973, coll. « Idées », p. 35-38. À l'époque de la publication, le texte de la conférence et de la discussion était encore inédit ; la sténotypie communiquée par Simone de Beauvoir n'avait pas été revue par Sartre.

83 David Walker a pu cependant en consulter les notes de travail au Centre Albert Camus de la Bibliothèque Méjanes à Aix-en-Provence. Il le signalera prochainement dans le cadre d'un travail en cours. Rappelons que la première de *Huis Clos* fut jouée le 27 mai 1944, que le 16 juin 1944 Sartre et Camus participaient à la lecture jouée de la pièce de Picasso, *Le désir attrapé par la queue* et que la générale du *Malentendu* a eu lieu le 24 juin 1944.

84 Il est précisé sur le document : « Albert Camus parlera de la mise en scène vue par les auteurs. - Cet exposé sera suivi d'un débat public. » La réunion se tenait chez Jean-Pierre Auduit, 21 Quai Voltaire, 4° étage, à 17 h.

85 *Cahiers Jean Vilar,* n°112, mars 2012, p. 81.

86 *Id.*, p. 83-84.

87 Herbert R. Lottman, *Albert Camus*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 550.

88 Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, Paris, Gallimard, 1996, coll. Biographies, p. 657. Une traduction de Georges Pillement parut en 1946 dans la collection « Poésie et Théâtre » chez Charlot. Cette pièce fut jouée lors du XV° Festival d'Avignon, le 15 juillet 1961 dans une adaptation de Georges Pillement et avec une musique de Georges

En 1947, en Avignon, René Char suggéra à Jean Vilar une alliance entre théâtre et exposition d'art contemporain en liaison avec Yvonne et Christian Zervos. Après hésitation, Vilar se lança dans l'aventure qui devait être à l'origine du Festival d'Avignon.

Jean Vilar, qui avait par ailleurs fait aussi travailler plusieurs artistes qui avaient joué les pièces de Camus (Michel Bouquet, Maria Casarès...) participa à l'hommage donné par la NRF au Prix Nobel immédiatement après sa mort. « Il vint souvent à Avignon, à Chaillot, assister à une de nos dernières répétitions, et je regrette qu'il ne m'ait pas laissé ses notes sur l'avant-dernière répétition de *La Ville* ». La pièce de Paul Claudel fut donnée au Festival d'Avignon en 1955. De son côté, Jean Vilar avoue : « A une ou deux exceptions près, je crois avoir assisté à tous les spectacles d'Albert Camus. Son travail sur le *Requiem* m'émerveilla » et, rendant hommage au « Camus régisseur », il écrit « Il connaissait parfaitement bien notre métier, notre destin. » A l'appui de sa réflexion, il raconte comment Camus intervint avant que Vilar ne monte en scène lors de la première de Don Juan en 1945 au Vieux Colombier, concluant : « Je crois que c'est ainsi qu'il faut parler au comédien, à l'heure où vont sonner les clarines[89]. »

Le *Dictionnaire Albert Camus* consacre une notice à Jean Vilar, notice signée par Jeanyves Guérin qui présidera la dernière séance du colloque d'octobre prochain à la BNF.

Guy BASSET – David WALKER

- Nicolas Bourcier, correspondant du *Monde* à Rio de Janeiro, a signalé dans son papier « **Jorge Amado**, cent ans de plénitude » (*Le Monde Culture* du 4 août 2012) que Amado avait été « repéré à Paris par André Malraux et à Alger par un certain Camus ». Il faisait référence à la chronique d'*Alger Républicain* (« Salon de lecture » du 9 avril 1939, *OC* I, p. 830).

- **Henri Guaino et Camus**

« Le livre qui m'a le plus ému c'est *Le Premier Homme* d'Albert Camus. J'ai mis des années à le lire car c'était un manuscrit inachevé. Mais Finkielkraut ne cessait de me parler de monsieur Germain, l'instituteur de Camus. Donc, je l'ai lu pendant l'été 2010. Certes, cet ouvrage n'est pas fini et même les prénoms changent d'une page à l'autre. Mais j'ai été ému comme jamais car j'y ai retrouvé une partie de ma vie. Son père est mort à la guerre, moi je suis de père inconnu. Il fut élevé comme moi par sa mère, femme de ménage, et sa grand-mère. »

http://www.actuel.ma/Portrait/Henri_GuainoLe_premier_homme/906.html

- **Omar Merzoug, « Les déchirements d'Albert Camus », juillet 2012**

Une critique d'analyses récentes des positions d'Albert Camus, critique fondée sur les « contradictions idéologiques » de l'écrivain.

http://nadorculture.unblog.fr/2012/07/27/les-dechirements-dalbert-camus-par-omar-merzoug/

- **Michael Azar, « L'étranger, la mère et la révolution algérienne. Une lecture post-coloniale d'Albert Camus »**

http://www.eurozine.com/articles/2012-02-20-azar-fr.html

Delerue. Les relations entre Camus et Pillement semblent s'être détériorées au moment de l'adaptation faite par Camus de *La Dévotion à la croix*, dont une traduction de Georges Pillement avait aussi paru dans la collection « Poésie et Théâtre ».

[89] *La Nouvelle Revue Française*, hommage à Camus, 1er mars 1960, n°87, p. 505-508.

Disparition

Michel POLAC

Journaliste tumultueux et controversé, volontiers provocateur, Michel Polac, né le 10 avril 1930 à Paris est mort le 7 août 2012 à Paris.

La presse a rappelé que son premier roman *La Vie incertaine*, paru chez Gallimard en 1956, l'avait été grâce à Jean Paulhan et Albert Camus. Polac avait déclaré qu'il l'avait été non « pour sa langue, mais pour son contenu. » (Le *Nouvel Observateur*, 6 janvier 2000). *Télérama*, malheureusement sans donner sa source, prête ce jugement à Camus : « L'auteur est à suivre de près : il est intelligent, direct et parfois émouvant. » Polac fit ses débuts en 1947 à l'ORTF ; il créa et participa à de nombreuses émissions à caractère culturel : à la radio *Le Masque et la Plume* (1955-1970), à la télévision *Dim, Dam, Dom, Bibliothèque de poche* (1966 à 1970) ; *Post-scriptum* (1970) ; *Droit de réponse* (1981), *Libre et change* (1988-89)...

En avril 1954, Michel Polac fit enregistrer à Camus sa pièce *Caligula* pour l'émission *Lectures à une voix*. Le principe de cette émission qui dura dix ans était de faire lire à la radio une pièce par son auteur ou un comédien. Présentant en 2003 la réédition en CD de l'enregistrement (Frémeaux & Associés), Michel Polac précise qu'il fut réalisé aux Noctambules. Il ajoute : « Aux Noctambules il me fallait la connivence du voisin du dessus. Or justement un jour il oublia de s'abstenir de tirer la chasse d'eau et je dus me pencher à l'oreille de Camus pour lui demander de s'interrompre en pleine action. »

Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion pour l'année 2012 à la Société des Études Camusiennes

Je, soussigné(e) :
*Nom-Prénom .....…
Profession : .....
*Adresse : .....…
.....…
Téléphone : .....
*Adresse électronique : .....
verse la somme de : 10 € [étudiant]
25 € [adhérent]
plus de 25 € [bienfaiteur]

Mode de règlement :

Chèque (uniquement d'une banque domiciliée en France)
n°…….. de la banque :…….
à l'ordre de la Société des Études Camusiennes, que j'adresse à :
Georges Bénicourt – 6 rue de l'Arsenal – 35000 Rennes

Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
10207	00011	20218917680	18

NOM : ASS. SOCté ETUDES CAMUSIENNES
IBAN : FR76 1020 7000 1120 2189 1768 018
SWIFT (BIC) : CCBPFRPPMTG

Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC
Autre (préciser) : ……

(*) *Avec votre accord, vos coordonnées (nom, prénom, adresse mail et localisation [département ou pays]) seront publiées dans l'annuaire de la SEC, consultable sur son site avec un mot de passe. Merci de bien vouloir nous indiquer vos préférences à ce sujet.*

accepte *que les renseignements ci-dessus*(*) *figurent sur un annuaire de la SEC*
oui oui, sauf : non
souhaite *figurer sur une liste de nouvelles rapides diffusées par mail*
oui non

Date et signature :----------

(à ne remplir avec vos nom et prénom que si vous souhaitez que le trésorier vous adresse un reçu)
Je, soussigné Georges Bénicourt, trésorier, certifie avoir reçu de
NOM..... Prénom.....
la somme de € pour sa cotisation 2012 à la Société des Études Camusiennes.